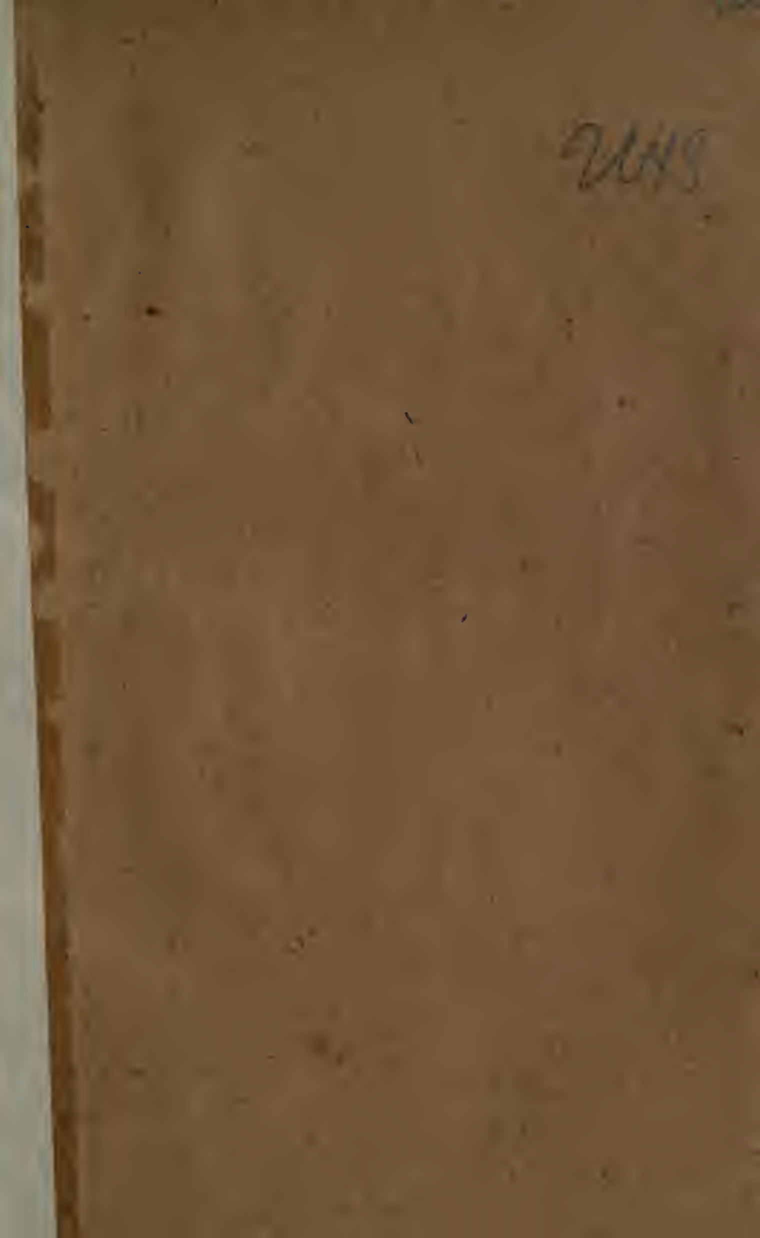

3 1761 08266434 3



LES NOCES

DE

MADEMOISELLE LORIQUET

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre Cluny, le 26 septembre 1882.

DU MÊME AUTEUR

LA NUIT TERRIBLE, 14e édition.................. » 50
ADAM ET ÈVE, 5e édition......... .... » 50
LES JOIES MATRIMONIALES, 2e édition. .... » 50
LES VOYAGES, 3e édition......................... » 50
LES ENFANTS DE L'IVROGNE, 2e édition........... » 75
UNE DISTRACTION, 5e édition..................... » 50
PARIS, 6e édition............................... 1 »
LA CHASSE, 6e édition .... 1 »
QUELQUES MOTS SUR LA LECTURE ET LA PAROLE... » 50

THÉATRE

RIVAL POUR RIRE, comédie en un acte, (Odéon).. 1 50
DIVORÇONS-NOUS? comédie en un acte (Cercle des Artistes dramatiques)........................... 1 »

Sous presse :

LES POÉSIES COMPLÈTES DE L'AUTEUR

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE — A. PICHAT

LES NOCES

DE

MADEMOISELLE LORIQUET

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

E. GRENET-DANCOURT



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1882


LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A

MONSIEUR MAURICE SIMON

DIRECTEUR DU THÉATRE CLUNY

PERSONNAGES

JOSEPH LORIQUET, 54 ans......	MM.	MESMAKER.
ARTHUR JOLIBOIS, 34 ans........		DACHEUX.
BERTRAND DE KERGOET, 58 ans.		BOSCHER.
MONTAUDON, 65 ans............		GOBEREAU.
GEORGES DE KERGOET, 29 ans...		COURT.
JUSTIN........................		MARTIN.
UN COIFFEUR..................		DAUNAY.
ADÈLE LORIQUET, 46 ans........	Mmes	IRMA AUBRYS.
MADAME DE KERGOET, 51 ans...		FANNY GÉNAT.
MARIE LORIQUET, 22 ans........		DE LOZET.
VALENTINE, 30 ans..............		KOLLER.
MARTHE MORIN, 26 ans..........		MARIE DUNOIS.
YVONNE........................		FRANCE.
JEANNE, 5 ans....................		LA PETITE BELLISON.

A Paris, de nos jours.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Boscher, régisseur général du théâtre Cluny.

LES NOCES
DE MADEMOISELLE LORIQUET

ACTE PREMIER

Un riche salon bourgeois.

Au fond, une porte donnant sur une vaste antichambre. — A gauche de la porte, un piano, à droite, un chiffonnier. — Au premier plan, à gauche, porte de la chambre de Loriquet; au second plan, porte de la chambre de Marie; entre les deux portes, une cheminée. — Au premier plan, à droite, porte de la salle à manger; au second plan, porte du cabinet de M. Loriquet; entre les deux portes, une fenêtre. — En scène, à gauche, un guéridon avec écritoire, à droite, un canapé. — Meubles divers. — Un cordon de sonnette près de la porte principale.

SCÈNE PREMIÈRE

M. LORIQUET, MADAME LORIQUET, MARIE.

Au lever du rideau, madame Loriquet et Marie sont assises de chaque côté du guéridon : madame Loriquet écrit, Marie fait du crochet. — M. Loriquet, assis sur le canapé à droite, lit son journal.

MADAME LORIQUET, achevant la lecture d'une liste d'invitations.
M. et madame Durand et leurs enfants, quatre person-

nes; les Bertin, deux; les Balvay, trois, et les Beaudoin, cinq... en tout, cinquante-deux personnes, dont quatre nobles : le comte et la comtesse de la Greffière, la baronne de Graincourt et le vicomte de Saint-Alban.

LORIQUET.

Et le Bey de Tunis, tu ne l'invites pas?

MADAME LORIQUET, *sans se retourner.*

J'inviterai qui me plaît.

LORIQUET.

Eh bien, si tes comtes, tes vicomtes et tes baronnes te plaisent, ils ne me plaisent guère, à moi, et je trouve qu'il serait plus logique et surtout plus convenable d'inviter la famille à la noce de notre fille, qu'un tas de gens que nous connaissons à peine et qui se moquent de nous... Tiens! tu n'invites même pas Blanche, ta propre nièce, une enfant que tu as élevée.

MARIE.

Oh! c'est vrai, maman, tu l'as oubliée.

MADAME LORIQUET.

Pardon... je l'invite à la messe.

LORIQUET.

A la messe?... Et pourquoi pas tout du long?

MADAME LORIQUET.

Parce que... parce qu'elle n'a rien à se mettre.

MARIE.

Oh! mère, ce n'est pas sa faute.

MADAME LORIQUET.

Et puis... son mari... un ouvrier...

LORIQUET.

Eh bien... un ouvrier!... Est-ce que tu descends de Charlemagne, toi?

MADAME LORIQUET.

Monsieur Loriquet, vous m'assommez.

LORIQUET.

Mais, ma chère Adèle, si tu crois que tu m'amuses, tu te trompes. Penses-tu que cela m'ouvre des horizons bien gai de te voir déménager de plus en plus tous les jours?

MADAME LORIQUET, *suffoquée.*

Je déménage!

LORIQUET, *insistant.*

Oui, tu déménages.

MARIE, *avec un ton de reproche.*

Oh! papa.

LORIQUET, *sans l'entendre.*

Depuis que tu dois marier ta fille avec un baron... le baron Georges de Kergoët... il n'est pas de folies et d'extravagances... que tu ne fasses.

MARIE, *suppliant.*

Père, je t'en prie.

MADAME LORIQUET, *sanglotant.*

Non... non... il l'a dit : Je déménage!... Oh! ma petite Marie, ma fille, plains ta mère, plains ta mère!

MARIE.

Voyons, maman, tu n'es pas raisonnable.

LORIQUET, *contrarié.*

Bon, des larmes!... Je ne peux pas dire un mot sans... (*Allant près de sa femme.*) Mais, ma bonne...

MADAME LORIQUET.

Insulter la mère de son enfant!... Ah! Joseph, Joseph, vous m'avez fait bien du mal!

LORIQUET, *humblement.*

Je ne l'ai pas fait exprès, va!

MARIE.

Mais non, maman, papa t'a priée d'inviter ma cousine Blanche et son mari, voilà tout.

MADAME LORIQUET, *s'essuyant les yeux.*

Oui, priée! avec des menaces de mort.

LORIQUET, *protestant.*

Moi, des menaces de...?

MARIE.

Il ne t'a rien demandé d'extraordinaire.

LORIQUET, *vivement.*

C'est un désir que j'exprimais... un simple désir.

MADAME LORIQUET.

Un désir?... Alors, il fallait commencer par là... au lieu de vous emporter... et de me reprocher l'obscurité de mon origine. (*Sanglotant de nouveau.*) Ce n'est pas ma faute à moi, s je ne descends pas...

LORIQUET, *l'interrompant.*

De Charlemagne?... Mais je ne t'ai pas reproché...

MADAME LORIQUET, *se levant.*

Assez! Je cède à la force... Je les inviterai... mais je les mettrai dans un bout.

LORIQUET.

Eh bien, c'est ça, mets-les dans un bout, mais invite-les.

Il s'assied près du guéridon.

MADAME LORIQUET, *rêveuse.*

Un ouvrier!... Enfin, je dirai que c'est un ouvrier... un ouvrier socialiste... cela le relèvera toujours un peu.

MARIE.

Tu as encore oublié quelqu'un, maman.

MADAME LORIQUET.

Qui donc?

MARIE.

Mon parrain, le père Montaudon.

MADAME LORIQUET.

C'est ma foi vrai...

LORIQUET.

Ah! par exemple, en voilà un auquel je ne tiens pas!

MARIE.

Pourquoi donc?

LORIQUET.

C'est un être insipide, — charmant chez lui, — à la campagne... mais quand il est ici, à Paris... il ne tient pas en place... il faut qu'on le promène du matin au soir. A son dernier voyage, il m'a fait visiter quinze monuments par jour. Dans une même journée, nous sommes montés... sur la colonne de la Bastille, les tours Notre-Dame, Saint-Jacques, Saint-Sulpice... sur l'Arc-de-Triomphe, le Panthéon...

MARIE, *riant.*

Et la colonne Vendôme...

LORIQUET.

Non, mais sois tranquille, s'il vient, il m'y fera monter, c'est sûr, pour voir... Machin... Chose... comme si ce n'était pas assez de le voir d'en bas.

MADAME LORIQUET, *le prenant à part.*

Eh bien, mon ami, est-ce là une grande affaire? — Songe donc : le père Montaudon... soixante-cinq ans.... vieux garçon... pas d'enfants... quatorze chevaux... douze vaches... cent-cinquante moutons... deux cent arpents... et un catarrhe.

LORIQUET, *ne comprenant pas.*

Un catarrhe?... Ah! oui, je comprends : ainsi nous ne sommes pas assez riches... tu convoites encore...

MADAME LORIQUET.

Mon ami, en ce monde, on en a toujours assez, jamais trop.

LORIQUET.

Je m'explique maintenant l'invitation.

MADAME LORIQUET, vivement.

Oh! ce n'est pas dans mon intérêt que je le fais... mais, je suis mère et...

LORIQUET.

Oui, oui, parfaitement.

MADAME LORIQUET, à Marie.

Marie, va toi-même écrire à ton parrain que nous comptons sur lui pour ton mariage... et... (Frappée d'une idée subite.) Mais au fait... nous cherchions un témoin... c'est sa place au père Montaudon... (A M. Loriquet.) N'est-ce pas, mon ami?

LORIQUET, vivement.

Je crois bien que c'est sa place! Deux cents arpents et un catarrhe.

MADAME LORIQUET, à Marie.

Allons, va, ma chérie.

LORIQUET, à sa femme.

Tu ne le mettras pas dans un bout, celui-là.

MADAME LORIQUET, piquée.

Je le mettrai où je jugerai convenable.

MARIE, intervenant.

Oh! ne recommencez pas! (A son père.) Père, faut-il parler dans ma lettre de la colonne Vendôme?

LORIQUET, l'embrassant.

Si tu fais cela, je t'étrangle.

Elle sort par la deuxième porte de gauche.

SCÈNE II

LORIQUET, MADAME LORIQUET.

LORIQUET.

Est-ce que c'est aujourd'hui qu'arrivent M. et madame de Kergoët?

MADAME LORIQUET.

Aujourd'hui même. Georges doit aller à leur rencontre et les amener ici pour déjeuner.

LORIQUET.

Est-ce qu'ils vont s'installer chez nous?

MADAME LORIQUET.

Dame, où veux-tu qu'ils aillent?

LORIQUET.

Mais... à l'hôtel...

MADAME LORIQUET.

A l'hôtel?... Madame de Kergoët!... On voit bien que tu ne la connais pas. Je la connais, moi... Je l'ai vue deux années de suite aux bains de mer du Croisic, et je t'assure qu'elle n'est pas drôle.

LORIQUET, *inquiet.*

Ah! elle n'est pas...?

MADAME LORIQUET, *vivement.*

Femme supérieure, très distinguée... mais, d'une rigidité, d'une austérité, d'un collet monté!... Pourtant très affable, sachant son monde comme personne, avec cela instruite à elle seule comme l'Académie tout entière.

LORIQUET.

Tant que ça? Est-ce qu'elle fait des dictionnaires?

MADAME LORIQUET.

Mais dame, jamais le plus petit mot pour rire, – non; toujours grave et digne, imposante et sévère... Cela se comprend, d'ailleurs : Vieille noblesse : un aïeul aux Croisades, une arrière-grand'mère qui a dansé le menuet avec Louis XIV, le sang des siens répandu sur tous les champs de bataille... Ce sont là des souvenirs...

LORIQUET, rêveur.

Oui... ce n'est pas gai.

MADAME LORIQUET.

Tu penses si elle est à cheval sur l'étiquette! La laisser descendre à l'hôtel!... mais elle considérerait cela comme une insulte... tu sais, les gens de province !

LORIQUET.

C'est vrai... Louis XIV... les croisades... à l'hôtel, pas possible!... à moins que ce soit à l'hôtel des Ventes.

MADAME LORIQUET.

Et, tiens, puisque nous sommes sur ce sujet, je te recommande, pendant tout le temps qu'elle sera ici, de t'observer, de surveiller ton langage, tes gestes...

LORIQUET.

Ah ! il faut que je surveille...? Eh bien, je vais joliment m'amuser !

MADAME LORIQUET.

Surtout pas de politique, pas de discussions religieuses... ou si, par hasard, la conversation tombe sur l'un ou l'autre de ces chapitres... eh bien... affecte de... enfin tu comprends?... vieille noblesse et vieille noblesse de Bretagne!

LORIQUET.

Oui, oui, parfaitement. (Avec anxiété.) Et dis-moi, est-ce qu'elle va rester longtemps ici la vieille noblesse de Bretagne ?

MADAME LORIQUET.

Non, mon ami. M et madame de Kergoët repartiront sans doute le lendemain du mariage, dans quinze jours.

LORIQUET.

Quinze jours avec... Louis XIV... le menuet... les croisades...? Je ne pourrai jamais.

MADAME LORIQUET.

Mon ami, songe qu'il s'agit du bonheur de ta fille. Est-ce que tu ne seras pas fier, toi, ancien marchand de laines et cotons, de pouvoir dire à tous ceux qui t'envient et te narguent : Ma fille est baronne?

LORIQUET.

Mon Dieu, tout de même, si je peux ajouter : Et heureuse... Mais es-tu bien sûre que Marie aime tant que cela M. Georges de Kergoët ?

MADAME LORIQUET, *vivement.*

Oh! pour cela, oui.

LORIQUET, *d'un air de doute.*

Hum?

MADAME LORIQUET.

Mon Dieu, je ne dirai pas qu'elle en est folle... non... mais une fois mariée... il faudra bien qu'elle aime son mari comme les autres.

LORIQUET.

Comment!... comme les autres!

MADAME LORIQUET.

Sans doute, mon ami ; comment veux-tu qu'une jeune fille élevée dans l'ignorance de toutes choses puisse aimer... comme cela... tout de suite? (*Changeant de ton.*) Ainsi, moi, je ne t'ai véritablement aimé qu'après...

LORIQUET.

Qu'après quoi ?

MADAME LORIQUET.

Ah ! voyons, tu comprends bien !... Quant à Georges, je suis sûre de son cœur : il aime éperdument notre fille...

LORIQUET.

Eh bien, moi, je crois qu'il prise autant la dot que la fille.

MADAME LORIQUET, d'un ton de reproche.

Ah! Joseph... peux-tu penser!...

LORIQUET.

Dame, il n'a pas le sou, ses parents non plus, et, d'après le portrait que tu me fais de la mère... il m'est permis de supposer que c'est le million que nous donnons à notre fille qui décide la famille à consentir à une mésalliance.

MADAME LORIQUET, blessée.

Ma fille! Une mésalliance?

LORIQUET.

Dame!... de Kergoët, vieille noblesse de Bretagne, et Loriquet, ancien marchand de laines et cotons... ça ne va guère ensemble.

MADAME LORIQUET.

Et c'est à la veille de signer le contrat que tu fais de pareilles observations?... Il fallait les faire il y a un mois... avant de donner ton consentement.

LORIQUET.

C'est que tu m'as pressé... pressé... je n'ai seulement pas eu le temps de prendre des renseignements sur le jeune homme...

MADAME LORIQUET.

Était-ce nécessaire?... Tu connais le père depuis trente-cinq ans.

LORIQUET.

Le père?... Ce n'est pas le fils... le père.

MADAME LORIQUET.

C'est un jeune homme charmant; d'ailleurs une chose doit te rassurer! Sa mère lui a inculqué dès l'enfance de solides principes religieux.

LORIQUET.

Très joli... on m'en a inculqué aussi... à moi des... mais ça ne tient pas... Et puis on en prend et on en laisse...

MADAME LORIQUET, impatientée.

Vraiment, je ne comprends pas que ce soit aujourd'hui que tu viennes...

LORIQUET.

Ah! c'est que je vois approcher l'instant où il va falloir me séparer d'une enfant que j'adore et que...

MADAME LORIQUET.

Nous séparer? Mais non, puisque nous habiterons sous le même toit.

LORIQUET.

Nous serons séparés tout de même.

MADAME LORIQUET.

En vérité, je ne sais quelle mouche te pique... Qu'as-tu à reprocher à Georges?

LORIQUET.

Rien... et tout.

MADAME LORIQUET.

Jamais on n'a entendu dire qu'il ait fait aucune de ces folies...

LORIQUET.

Eh bien, justement, j'aimerais mieux entendre dire qu'il a un peu... Oh! sapristi, quand j'avais son âge...

MADAME LORIQUET.

Hein?

LORIQUET, vivement.

Oh! c'est passé... Enfin, une autre chose me taquine : il n'a pas de position.

MADAME LORIQUET.

Pas de position! Est-ce qu'il n'est pas attaché au ministère de l'Instruction *laïque et obligatoire*?

LORIQUET.

Attaché ! Pas solidement alors... Il n'y va jamais.

MADAME LORIQUET.

Une fois marié, il ira... D'ailleurs nous le pousserons, nous le ferons arriver...

LORIQUET.

Arriver... un noble?... sous le régime actuel?

MADAME LORIQUET.

Mon ami, les nobles arrivent sous tous les régimes.

LORIQUET.

Enfin, je te le répète, je crains qu'il ne recherche en notre fille plutôt la dot que la femme.

Il va s'asseoir sur le canapé.

MADAME LORIQUET.

Et moi, je te répète que tu te trompes... et que ta fille est aimée... et qu'elle sera heureuse... Laisse-moi faire, Joseph.

Elle s'assied près de lui.

LORIQUET.

Je ne fais que ça.

MADAME LORIQUET.

Je ne dirai pas que madame de Kergoët n'a pas été tentée par... mais où est le mal? Je l'ai bien été par le titre nobiliaire de son fils, moi!... En tout cas tu n'as pas à craindre que son mari... M. de Kergoët est incapable...

LORIQUET.

Oh ! pour ça, oui, ce brave Bertrand est incapable de pareils calculs; c'est d'ailleurs ce qui me rassure. Je le connais depuis longtemps : c'est une nature loyale et franche, un cœur d'or, pas fier pour deux sous. Ce cher Bertrand ! en avons-nous fait de ces fines parties ensemble!

MADAME LORIQUET.

Ah! bah!

LORIQUET, *vivement.*

Ah! jadis... quand nous avions vingt ans... quand nous étions étudiants...

MADAME LORIQUET.

Comment! tu as été étudiant?

LORIQUET.

Oui, le soir, dans les brasseries... au quartier Latin... à la Closerie... C'est là que je l'ai connu, ce cher ami... Eh bien! il n'est pas changé : toujours le même, toujours bon vivant, toujours farceur... Ainsi, tiens, quand il est venu, il y a un mois, nous demander la main de Marie...

MADAME LORIQUET.

Oui... eh bien?

LORIQUET, *riant.*

Eh bien, il a voulu à toute force aller...

MADAME LORIQUET, *l'observant.*

Où ça, monsieur Loriquet?

LORIQUET, *embarrassé.*

Où ça? (*A part.*) Fichtre! (*Haut.*) Où ça?... Tiens, c'est vrai, où donc a-t-il voulu aller? Ah!... j'y suis... au cirque... au cirque d'hiver.

MADAME LORIQUET.

Il est fermé depuis deux mois.

LORIQUET, *troublé.*

Ah! il est... oui, tu as raison... j'ai voulu dire au cirque d'été... parce que tu sais, de Kergoët... les chevaux... ancien soldat... ancien capitaine... blessure... les chevaux. (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis. (*Haut.*) Sa passion... les chevaux... hop, hop, hop là!... Et nous avons ri, mais ri... Ah! dame, sa femme n'était pas là... Dieu! ce cher ami s'en est-il donné!... Ah! je t'assure qu'il ne pensait guère à Louis XIV ; avons-nous ri, avons-nous ri!

MADAME LORIQUET, *avec intention.*

Ah! vous avez ri tant que cela... au Cirque?

LORIQUET.

Oui, oui... mais c'était une représentation... extraordinaire...

MADAME LORIQUET.

Oui, bien extraordinaire. (A part.) Je vous surveillerai, M. Loriquet ! (Haut.) Sonne Justin.

Loriquet sonne.

SCÈNE III

LES MÊMES, JUSTIN, entrant par le fond.

JUSTIN.

Madame a sonné?

MADAME LORIQUET.

Le déjeuner pour midi, n'est-ce pas ? Prévenez à la cuisine.

JUSTIN.

Bien, madame.

LORIQUET.

Qu'est-ce qu'il y a pour déjeuner?...

JUSTIN.

Monsieur, il y a...

MADAME LORIQUET.

Tu le verras bien... Huit couverts... Qu'on n'oublie pas !

JUSTIN.

Non, madame.

Il sort.

SCÈNE IV

LORIQUET, MADAME LORIQUET.

LORIQUET.

Huit couverts ! pour qui donc ?

MADAME LORIQUET.

Mais oui : ici trois, Georges et ses parents, six, Valentine et M. Arthur Jolibois, huit.

LORIQUET.

Ah ! tu as invité Valentine et Arthur?

MADAME LORIQUET.

Valentine doit être demoiselle d'honneur et M. Arthur lui servir de cavalier... Il faut bien que je les présente aux parents de Georges.

LORIQUET.

C'est juste.

MADAME LORIQUET, regardant la pendule.

Dix heures!... Nous avons encore deux heures devant nous. (Cherchant.) Il me semble que j'avais quelque chose... (Se souvenant.) Ah ! Joseph !

LORIQUET.

Ma bonne amie...

MADAME LORIQUET.

Tu vas aller au grand Hôtel de la Régence demander qu'on te fasse un menu de repas de noce... tout ce qu'il y a de mieux.

LORIQUET.

Comment ! déjà?

MADAME LORIQUET.

Mais, mon ami, nous sommes plutôt en retard qu'en avance. Va me chercher ce menu et nous le soumettrons aujourd'hui même à l'appréciation des parents de Georges.

LORIQUET.

Pourquoi faire, puisque ce ne sont pas eux qui paient?

MADAME LORIQUET.

C'est égal, la bienséance exige... Ah! et puis, en passant rue Saint-Honoré, remets donc nos cartes chez la baronne de Graincourt... on la dit un peu souffrante.

LORIQUET.

Ah! je n'en ai plus, moi, de cartes.

MADAME LORIQUET.

Aussi... je t'en ai fait faire.

Elle lui donne deux cartes.

LORIQUET, lisant.

Qu'est-ce que c'est que ça? Joseph Loriquet, ancien sous-préfet. (Stupéfait.) Comment! J'ai été sous-préfet, moi?...

MADAME LORIQUET, embarrassée.

Mon ami, je vais te dire... mais ne te fâche pas... C'est aux bains de mer... par un sentiment de vanité... bien naturel... tout au moins bien innocent... J'ai dit à madame de Kergoët... oh! sans réflexion... que tu avais été sous-préfet... Tu sais... aux bains de mer... on dit comme ça des choses en l'air. (Changeant de ton.) Enfin, qu'est-ce que cela peut te faire d'avoir été sous-préfet?

LORIQUET.

Cela me fait... cela me fait... que tu vas me rendre à jamais ridicule.... que tout le monde sait bien...

MADAME LORIQUET.

On ne sait rien du tout... tu peux bien avoir été sous préfet... seulement deux jours... une heure... Il n'en manque pas, va, d'anciens sous-préfets.

LORIQUET.

Ainsi tu as osé dire...

MADAME LORIQUET, vivement.

Oui, dans l'intérêt de...

LORIQUET, l'interrompant.

De ma fille, tout le temps... Mais pourquoi n'as-tu pas dit tout de suite que j'avais le grand cordon?

MADAME LORIQUET, vivement.

Tu ne l'as pas, mais patience... M. de la Greflière m'a bien promis...

LORIQUET.

De me donner le grand cordon?

MADAME LORIQUET.

Non... mais la médaille de sauvetage.

LORIQUET, ahuri.

La méd... mais je n'ai fait aucun sauvetage, moi!...

MADAME LORIQUET, souriant.

Sois tranquille, il t'en fera faire un.

LORIQUET, avec humeur.

Ah! décidément, ma chère Adèle...

MADAME LORIQUET, le câlinant.

Je t'en prie, Joseph, laisse-toi faire...

LORIQUET.

Laisse-toi faire... laisse-toi faire... Passe encore pour la décoration... Ça flatte toujours et puis ça pose... Mais pour les cartes de visite... si jamais quelqu'un découvre...

MADAME LORIQUET.

Mais qui? Puisque nous avons rompu avec tous ceux que nous fréquentions lorsque nous étions établis...

LORIQUET.

Encore une idée à toi... Enfin... il peut arriver...

MADAME LORIQUET.

Eh bien.... tu diras que c'est une faute d'impression. Va, laisse-moi conduire ta barque, si tu veux qu'elle entre au port.

LORIQUET, *à part.*

Au port de Charenton. Aussitôt ma fille mariée, je mène ma femme chez un aliéniste.

Il remonte prendre son chapeau qui est au fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIE, *une lettre à la main.*

MARIE.

Voici ma lettre.

MADAME LORIQUET.

Oh! mais tu as eu le temps d'écrire un volume.

MARIE.

Tu sors, père?... Eh bien, mets ma lettre à la poste en passant.

Elle va s'asseoir sur le canapé.

LORIQUET.

Donne... (*Il va pour sortir et revient vers sa femme.*) Est-ce que tu as dit à Marie que son père était un ancien?...

MADAME LORIQUET.

Mais va donc, va donc, le temps passe. As-tu ton mouchoir... ton parapluie? Allons! va... et prends garde aux voitures!

LORIQUET, *sortant.*

Voyons, je ne suis pas un enfant.

SCÈNE VI

MADAME LORIQUET, MARIE.

MADAME LORIQUET, tombant sur le canapé.

Ah! ma chère enfant, si tu savais ce que ton mariage me cause de tracas...!

MARIE.

Vraiment?

MADAME LORIQUET.

Ah! va... il faut que je sois organisée comme je le suis... pour triompher de tous les obstacles...

MARIE.

Quels obstacles?

MADAME LORIQUET.

Mais ton père d'abord...

MARIE.

Papa?...

MADAME LORIQUET.

C'est le plus gros.

MARIE.

Est-ce qu'il s'oppose?...

MADAME LORIQUET, vivement.

A rien du tout, ma chère enfant, à rien du tout : mais il me rompt la cervelle avec ces éternels parce que? comment? pourquoi? J'ai beau lui dire : Laisse-moi faire. Ah! bien oui... il faut qu'il voie tout, qu'il sache tout, qu'il s'occupe de tout. Voyons, ton mariage, est-ce que ça le regarde?

MARIE.

Dame... il me semble...

MADAME LORIQUET.

Oui... ça le regarde dans une certaine mesure... je le sais... mais enfin puisque c'est moi qui l'ai mis en train, ce mariage... qu'il me laisse donc achever mon œuvre sans y fourrer son nez !

MARIE.

Cependant...

MADAME LORIQUET.

Ton père est un très brave homme... mais, il faut bien le dire... il est doué d'une intelligence... relative... Sorti de sa laine et de son coton... bonsoir, plus personne. Ton père, vois-tu, tu ne sauras jamais ce que j'ai enduré avec lui.

MARIE, surprise.

Il t'a fait souffrir?

MADAME LORIQUET, soupirant.

Ah oui ! Aussi le jour où je t'ai mise au monde, ma chère enfant, je n'ai plus eu qu'un but, qu'un rêve, travailler à te faire un sort autre que le mien. Nous nous sommes retirés des affaires il y a deux ans.... Eh bien, je n'ai pas voulu consentir à mener le train de maison que nous permettait notre position, non; j'ai voulu vivre simplement, modestement et cela pour arrondir encore cette dot qui te permet aujourd'hui d'épouser... un mari qui... que... enfin le mari que tu vas épouser et que je guettais depuis ta naissance.

MARIE.

Alors c'est pour ma dot, que M. Georges de Kergoët...

MADAME LORIQUET, vivement.

Oh !.. je n'ai pas dit... Non, non... M. de Kergoët t'aime pour toi-même... pour cette candeur... cette grâce naïve... cet esprit charmant... ce joli visage d'ange... enfin pour toutes ces qualités... que tu tiens de moi, ma chérie, je peux bien le dire. (L'embrassant.) Allez, vous serez heureuse, madame la baronne.

MARIE, avec un soupir.

Je tâcherai.

MADAME LORIQUET, l'imitant.

Je tâcherai ; comme tu dis cela !... Voyons, regarde-moi donc bien en face... Est-ce que, par hasard... Allons, sois franche... je lis dans ton cœur... tu penses toujours à ton cousin Roger.

MARIE, troublée.

Moi, ma mère ?...

MADAME LORIQUET.

Toi.

MARIE.

Eh bien, maman, puisque tu lis si bien dans mon cœur, tu dois voir que le nom de Roger est à demi effacé.

MADAME LORIQUET.

Ce n'est pas assez, il faudra l'effacer tout à fait avec la gomme de l'oubli. Un premier amour, datant presque de l'enfance, ce n'est pas sérieux, vois-tu : c'est l'apprentissage de l'autre... de l'unique... du vrai... du conjugal... D'ailleurs Roger est depuis deux ans en Amérique, à peine si, de loin en loin, on a de ses nouvelles... De plus, je crois qu'il n'a jamais songé à toi.

MARIE.

Tu crois ?

MADAME LORIQUET, avec dédain.

Et puis un ingénieur, un homme qui fait des ponts... (Se rengorgeant.) Nous avons mieux que cela. Allons, mademoiselle, ouvrez votre petit cœur et laissez à tire-d'ailes s'envoler vos souvenirs de fillette ; dans quinze jours vous remercierez votre mère de votre bonheur.

MARIE.

Je l'espère, maman.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JUSTIN, puis GEORGES.

JUSTIN, à la porte du fond.

Monsieur Georges.

MADAME LORIQUET, le reprenant.

Vous pourriez dire, M. le baron.

Justin laisse passer Georges et sort.

GEORGES, entrant.

Madame... Mademoiselle.

MADAME LORIQUET, lui tendant sa main qu'il baise.

Quelle agréable surprise!... Nous ne vous attendions pas si tôt... Il n'est rien arrivé, au moins ?

MARIE, avec intérêt.

Vos parents ?

GEORGES, gaîment.

Non... non... rassurez-vous.

MADAME LORIQUET.

C'est qu'avec ces chemins de fer...

GEORGES.

J'allais à la gare... mais je me suis aperçu en passant devant votre porte que j'étais en avance de plus d'une heure... et je n'ai pu résister au désir...

MADAME LORIQUET.

Ah !... très aimable. (Changeant de ton.) Mais vous ne vous fâcherez point si je vous quitte... il faut que j'aille donner un ordre... (Revenant.) Ah ! à propos... avez-vous la liste de vos invités ?

GEORGES, lui donnant un papier.

La voici.

MADAME LORIQUET.

Merci... je reviens... Ma fille veut bien vous tenir compagnie. (A part en sortant.) Laissons parler ces deux cœurs qui ne demandent qu'à jaser.

Elle sort par la porte de gauche, premier plan. Georges s'assied près du guéridon et Marie sur le canapé.

SCÈNE VIII

MARIE, GEORGES.

GEORGES, après un long silence.

Monsieur votre père est absent ?

MARIE.

Oui, monsieur... il est sorti.

GEORGES.

Il fait un bien beau temps pour se promener.

MARIE.

Pourvu que cela dure.

GEORGES.

Ce serait à souhaiter... pour la campagne.

MARIE.

Oh ! certainement... pour la campagne surtout.

GEORGES.

Parce que nous autres... dans les villes...

MARIE.

Nous avons des parapluies.

GEORGES.

Mais ces pauvres paysans...

MARIE.

Qui travaillent la terre.

GEORGES.

C'est bien dur.

MARIE, avec un soupir.

Oh! oui.

GEORGES.

Mais quelle vie calme, tranquille!

MARIE.

En face de la nature.

GEORGES.

Le soleil!

MARIE.

Les étoiles!

GEORGES.

Les prés verts, les blés dorés!

MARIE.

Pleins de bluets et de coquelicots.

GEORGES.

Du bon lait, du bon beurre.

MARIE.

Des fruits, des légumes frais.

ENSEMBLE.

C'est charmant!

SCÈNE IX

LES MÊMES, JOLIBOIS, un ruban violet à la boutonnière.

JOLIBOIS, entrant vivement par le fond.

Victoire! victoire! (S'apercevant que les jeunes gens sont seuls.) Oh! pardon... un tête-à-tête! je vous dérange.

MARIE.

Mais non, monsieur Jolibois... Nous parlions de la campagne.

GEORGES.

Oui, du bonheur des champs.

JOLIBOIS.

Encore un bonheur que je n'ai jamais pu savourer.

GEORGES, riant.

Oh! toi!... Mais nous diras-tu ce que signifient?...

MARIE.

Ah! oui... les cris de victoire que vous poussiez en entrant.

JOLIBOIS.

Je vous donne en mille à deviner ce qui m'arrive.

MARIE.

Dites tout de suite.

JOLIBOIS.

Je suis reçu médecin.

GEORGES.

Allons donc!

MARIE.

Toutes mes félicitations!

GEORGES.

Mais... en es-tu bien sûr?

MARIE.

Oh! vous êtes méchant, monsieur Georges.

JOLIBOIS.

Non... non... j'ai cru comme lui qu'on s'était trompé... mais c'est certain... Ah! dame... après seize ans d'études, les examinateurs me devaient bien ça.

MARIE.

Seize ans?

GEORGES.

Il a commencé à dix-huit ans.

JOLIBOIS.

Et j'en ai trente-quatre... Comptez!

MARIE.

Vous n'avez pas été trop vite.

JOLIBOIS.

Non, ça m'essouffle.

GEORGES.

C'est qu'il est d'une paresse!

MARIE.

Vraiment?

JOLIBOIS.

Je ne suis pas paresseux. Si je n'ai pas été reçu plus tôt... c'est que je ne connaissais pas le truc.

MARIE.

Il y a un truc?

GEORGES.

Lequel?

JOLIBOIS.

Voilà... c'est bien simple... Nos examinateurs sont choisis parmi les médecins les plus célèbres... Or, chacun d'eux, dans le traitement d'une même maladie, a son système personnel.

MARIE.

Je comprends... vous avez étudié...

JOLIBOIS.

Rien du tout... Le premier examinateur m'a demandé: « Comment traitez-vous la céphalalgie, quelle est votre méthode?... » je n'en savais rien ; mais j'ai répondu sans hésiter: « C'est la vôtre, cher maître, il n'y en a pas d'autres. » Et de même pour ses deux collègues... Aussi, reçu à l'unanimité.

GEORGES.

Tu feras un joli médecin.

JOLIBOIS.

Je laisserai faire la nature.

MARIE, riant.

Je plains vos malades.

JOLIBOIS.

Mes malades !... mes malades !... S'ils en reviennent, ils croiront que je les ai sauvés !...

GEORGES.

Et s'ils meurent ?

JOLIBOIS.

Eh bien ! je ne crains pas qu'ils viennent me faire des reproches.

MARIE.

Enfin, vous voilà heureux ?

JOLIBOIS.

Ah ! oui... surtout pour ma famille qui commençait à craindre...

GEORGES, riant.

Que tu meures avant d'être à même de te guérir?

JOLIBOIS.

Tu l'as dit.

MARIE, à Jolibois

Décidément, votre ami vous en veut.

JOLIBOIS.

Soyez tranquille, je prendrai ma revanche.

MARIE.

Vous la pouvez prendre à loisir: je vais rejoindre ma mère. (Saluant.) Messieurs!

Elle sort par la porte de gauche, premier plan.

SCÈNE X

GEORGES, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, après un silence.

Ainsi, c'est décidé?

GEORGES.

Quoi?

JOLIBOIS.

Tu te maries?

GEORGES, froidement.

Oui.

JOLIBOIS, insistant.

Avec mademoiselle Loriquet?

GEORGES, d'un ton affirmatif

Avec mademoiselle Loriquet.

JOLIBOIS.

Et Marthe ?

GEORGES, jouant l'étonnement.

Marthe ?

JOLIBOIS.

Oui... qu'en fais-tu ?

GEORGES, avec humeur.

Eh ! tu sais bien que l'on n'épouse jamais sa maîtresse.

JOLIBOIS.

Oui... mais on épouse quelquefois la mère de son enfant.

GEORGES, avec impatience.

Ah !...

JOLIBOIS, continuant.

Ça arrive !...

GEORGES.

Tu ne vas pas me faire un sermon, j'espère ?

JOLIBOIS.

Je ne saurais pas... mais ma conscience m'ordonne de te dire... que ce que tu vas faire... n'est... pas... propre. (Mouvement de Georges.) J'ai dit : Pas propre : j'obéis à ma conscience, voilà tout.

GEORGES.

Je voudrais bien te voir à ma place.

JOLIBOIS, vivement.

Non, merci, garde-la...

GEORGES.

Qu'est-ce que tu ferais ?

JOLIBOIS.

Mon devoir.

GEORGES.

C'est facile à dire.

JOLIBOIS.

Et à faire aussi.

GEORGES.

Pas tant que cela... (Changeant de ton.) C'est Marthe qui t'a chargé de...

JOLIBOIS.

Non, je t'ai dit que c'était ma conscience... Quand j'ai appris la nouvelle de ce mariage... je t'ai cherché, mais impossible de te rencontrer...

GEORGES, qui ne l'a pas écouté.

Que Marthe se rassure... Aussitôt marié... je pourvoirai à... Elle ne manquera de rien ..

JOLIBOIS, à mi-voix.

Ah ! oui... la dot de mademoiselle... (Insinuant.) Il paraît qu'elle est rondelette, cette dot ?

GEORGES, vivement.

Voudrais-tu prétendre par là, que...

JOLIBOIS, froidement.

Dame!

GEORGES, après avoir hésité.

Eh bien ! oui, jouons cartes sur table, cela vaut mieux. Oui, c'est pour sa dot que j'épouse mademoiselle Loriquet... c'est pour cette dot que j'abandonne Marthe... et...

JOLIBOIS.

Ta fille... dis donc le mot !

GEORGES, vivement.

Mais quand tu sauras... tu comprendras...

JOLIBOIS.

Je demande à voir.

GEOGGES.

D'abord, ma mère, — je t'ai dit souvent combien elle était entichée de sa noblesse, fière de son titre, orgueilleuse de sa race... Elle n'aurait jamais consenti à une pareille alliance.

JOLIBOIS.

Pourtant... mademoiselle Loriquet... n'est pas...

GEORGES, avec emportement.

Mademoiselle Loriquet n'est pas ma maîtresse.

JOLIBOIS.

Heureusement pour elle... Mais... tu es majeur... et l'on pourrait prendre... des arrangements... respectueux.

GEORGES.

Moi... des sommations... à ma mère?... Jamais... Ce serait la tuer... Songe donc qu'elle n'a d'autre enfant que moi, qu'elle ne vit que par moi et pour moi, que nuit et jour elle ne pense qu'à moi, que je suis sa vie, son idole, son Dieu, qu'elle a toujours vécu loin du monde, ignorante de toutes choses, ne sachant rien de la vie, qu'elle me croit le modèle des fils et des hommes et que si elle apprenait...

JOLIBOIS.

Oui, ce serait dur...

GEORGES.

Et puis, ce n'est pas tout: je t'ai dit que mes parents s'étaient ruinés, il y a vingt ans, dans des spéculations malheureuses... et qu'il ne leur était resté qu'une petite propriété à Guérande... et quelques lambeaux de terre dont le revenu leur permettait de tenir un rang modeste mais convenable. .

JOLIBOIS.

Oui... eh bien?

GEORGES.

Eh bien, il y a deux mois, mon malheureux père m'écri-

vait qu'il avait fait hypothéquer tout ce qu'il possédait, qu'il avait, à l'insu de ma mère, placé l'argent dans une entreprise donnant de grandes espérances au début... que l'entreprise avait sombré... enfin qu'il était ruiné.

JOLIBOIS.

Ah! yaïe, yaïe!

GEORGES.

Comprends-tu maintenant?... Deux vieillards... habitués au bien-être... et à la veille d'être plongés dans la misère.

JOLIBOIS.

Oui, le plongeon est désagréable.

GEORGES.

C'est alors que je me suis tourné vers la famille Loriquet... où je t'avais présenté, tiens, dans l'espoir de te marier toi-même.

JOLIBOIS, souriant.

Ça ne pressait pas... Mais ton père sait-il?...

GEORGES.

Lui? c'est la loyauté même... et si jamais il se doutait... mais non, ami de M. Loriquet depuis plus de trente ans, me sachant bien reçu par lui, n'ignorant pas que madame Loriquet m'agréerait volontiers... pour gendre... il a trouvé la chose toute naturelle et voilà pourquoi j'épouse mademoiselle Marie, voilà pourquoi j'abandonne Marthe et ma petite Jeanne... La pauvre enfant! la pauvre femme!

JOLIBOIS, rêveur.

Oui, je comprends!

GEORGES, se remettant.

Après tout je ne suis pas le premier qui...

JOLIBOIS.

Ni le dernier, va!

GEORGES.

D'ailleurs, je te le répète, je veillerai sur elles... je...

Tiens, je vais avoir un peu d'argent... quelques milliers de francs qu'un ami veut bien me prêter... Eh bien... tu en porteras la moitié à Marthe, veux-tu?... Seulement, pas un mot : je me marie en province... tu ne connais pas ma fiancée... pas même son nom... enfin, tu comprends...

JOLIBOIS, lui frappant l'épaule.

Sois tranquille... Chut! quelqu'un.

SCÈNE XI

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE, dans la coulisse.

Je m'annoncerai moi-même : mademoiselle Valentine... (Entrant par le fond.) Messieurs, bonjour.

JOLIBOIS, gaiement.

Tiens! le soleil!...

VALENTINE, à Jolibois.

Toujours moqueur! (A Georges.) Bonjour, monsieur Georges!... Vos parents?... Arrivés?... Pas encore? Marie est-elle là?...Chère enfant!... dans quinze jours!... Comme c'est long!...On m'a dit que ce serait superbe... nous nous amuserons,n'est-ce pas, monsieur Arthur?

JOLIBOIS.

Je m'amuse déjà.

VALENTINE.

Il paraît que c'est vous qui serez mon cavalier... Vous allez me faire enrager à votre aise. Je sors de chez ma couturière... elle n'y était pas... j'aurai une toilette... Une robe de... mais non... vous verrez cela... je ne dis rien.

JOLIBOIS, riant.

Qu'est-ce que c'est quand vous dites quelque chose, alors?

VALENTINE.

Bon! vous voilà parti!

GEORGES, regardant sa montre.

Taquinez-vous à votre aise... je vous quitte... j'ai juste le temps d'arriver à la gare... adieu... (S'arrêtant à la porte.) Ne vous battez pas!...

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

JOLIBOIS, VALENTINE.

VALENTINE.

Monsieur Jolibois, j'ai quelque chose à vous demander.

JOLIBOIS, reculant.

Quoi?... ma main?

VALENTINE.

Soyez donc sérieux! Voilà : depuis huit jours je souffre de l'estomac... oh! c'est... supportable, mais j'ai des maux de tête, accompagnés de nausées et de lassitudes soudaines. Sans être malade, je me sens pourtant mal à l'aise... Qu'est-ce que c'est?

JOLIBOIS, lui tendant la main.

C'est vingt francs!... Ah! dame, je suis reçu docteur.

VALENTINE.

Déjà?...

JOLIBOIS.

Méchante!

VALENTINE.

Chacun son tour... mais voyons, je vous attends!...

JOLIBOIS.

Ah! oui, votre estomac!... Quel âge avez-vous?

VALENTINE.

Oh! je ne cache pas mon âge, moi.

JOLIBOIS.

Vous faites bien... On le chercherait.

VALENTINE.

J'ai trente ans!

JOLIBOIS.

Trente ans?... Eh bien, c'est la croissance.

VALENTINE.

Ah! tenez, vous m'ennuyez, je vais rejoindre ces dames.

JOLIBOIS.

Ne vous dérangez pas, les voici!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME LORIQUET et MARIE, entrant par le premier plan de gauche.

VALENTINE.

Ah! mesdames, venez à mon secours!... M. Jolibois m'assassine...

MADAME LORIQUET, l'embrassant.

De quolibets?... Toujours!... (Tendant la main à Arthur.) C'est très mal, docteur!

MARIE, à Valentine.

Ote donc ton chapeau.

JOLIBOIS, à madame Loriquet.

Madame... j'ai un mot à écrire à mon père... Vous per-

mettez que j'entre un instant dans le cabinet de M. Loriquet?

MADAME LORIQUET.

Vous êtes ici chez vous.

JOLIBOIS. à Valentine, qui le regarde s'éloigner.

Oh! je vais revenir.

VALENTINE, riant.

Tant pis!

Il sort par la porte de droite, deuxième plan.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins JOLIBOIS.

VALENTINE.

Oh! mesdames... pendant que j'y pense... j'ai une bonne œuvre à vous faire faire.

MARIE.

Quoi donc?

MADAME LORIQUET, inquiète.

Encore des inondés?

VALENTINE.

Non, pas cela; une ouvrière qui cherche de l'ouvrage: des doigts de fée... C'est une vieille dame qui demeure dans sa maison qui me l'a recommandée. C'est une demoiselle... mais...

Marie s'éloigne.

MADAME LORIQUET.

Il y a un mais...

VALENTINE, embarrassée.

Non... il y a un enfant.

MADAME LORIQUET.

Alors, ce n'est plus une demoiselle...

VALENTINE, vivement.

On m'a assuré qu'elle était tout à fait digne de pitié... du moins elle m'a paru telle... Elle a été abandonnée par son...

MADAME LORIQUET, vivement.

Compris... passons...

VALENTINE.

Elle travaille pour moi... Une perle!... Sa petite fille... un amour!... Cinq ans... elle s'appelle Jeanne... la mère, Marthe... Marthe Morin... Elle va venir aujourd'hui... je pensais même la trouver ici en arrivant... Cela ne vous contrarie pas ?...

MADAME LORIQUET.

Dame! vous savez... une personne qui...

MARIE.

Mais, maman, puisque Valentine te dit qu'elle est malheureuse.

SCÈNE XV

LES MÊMES, JUSTIN, puis MARTHE.

JUSTIN, à madame Loriquet.

Madame, il y a là une personne qui vient de la part de...

VALENTINE, vivement.

De ma part?... C'est elle...

MADAME LORIQUET.

Faites entrer!

JUSTIN, à la porte du fond.

Entrez, madame.

Justin fait entrer Marthe et sort.

VALENTINE.

Avancez, Marthe, nous parlions justement de vous.

MADAME LORIQUET.

Oui, mademoiselle Valentine nous racontait votre histoire.

MARTHE, troublée, à Valentine.

Ah! vous avez dit?... (A madame Loriquet.) Vous savez?...

MADAME LORIQUET, l'interrompant.

Je sais que vous êtes mère et bonne mère... Cela suffit pour m'intéresser à vous.

MARTHE.

Merci, madame.

MARIE, à Marthe.

Il faudra nous amener un jour votre petite fille.

VALENTINE.

Oh! tu verras... elle est ravissante!

MARTHE.

Mais elle est avec moi... je l'ai laissée dans l'antichambre.

MARIE, courant à la porte du fond.

Oh! pauvre petite!... Viens, mignonne... viens!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JEANNE.

MARIE, conduisant Jeanne près de madame Loriquet.

Oh! qu'elle est gentille!...

JEANNE.

Vous êtes gentille aussi, vous, mademoiselle.

MARIE.

Regarde donc, maman, ces beaux yeux!

MADAME LORIQUET.

Oui, elle est charmante! (A Marthe.) Quel âge a-t-elle?

JEANNE.

J'ai cinq ans.

MARTHE, lui faisant la leçon.

Madame...

JEANNE.

... Madame.

MADAME LORIQUET, l'embrassant.

Pauvre mignonne!... On aime bien sa maman, n'est-ce pas?

JEANNE.

Oh! oui... tout plein... J'aimais bien papa aussi... (Avec un soupir.) Mais il a parti... pas, maman? il a parti, papa?

MARTHE, vivement.

Bien, bien, tu te fatigues!...

MADAME LORIQUET, à sa fille.

Allons, Marie, conduis madame dans ta chambre... tu lui montreras les étoffes que nous avons achetées pour te faire des matinées.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LORIQUET, entrant par le fond.

LORIQUET.

Dérangez pas... c'est moi!... (Saluant.) Mesdames...

VALENTINE.

Bonjour, monsieur Loriquet!...

LORIQUET, l'embrassant.

Bonjour, mon enfant! (Montrant Marthe.) Cette dame?

MADAME LORIQUET.

Une ouvrière que Valentine... Allez, mesdames.

MARIE.

Oui, maman! (Ouvrant la porte de gauche deuxième plan.) Par ici!

VALENTINE, vivement.

Je vais avec vous!

Marthe, Jeanne et Valentine sortent.

MARIE, à la porte.

Père, tu n'as pas oublié ma lettre?...

LORIQUET.

Non, ma fille, non!

Marie sort.

SCÈNE XVIII

MADAME LORIQUET, LORIQUET.

MADAME LORIQUET.

Tu as le menu?

LORIQUET.

Oui... trois louis par tête.

MADAME LORIQUET.

Donne... que je voie s'il y a quelque chose à corriger.

LORIQUET.

A corriger?... Te crois-tu assez experte en l'art culinaire pour...?

MADAME LORIQUET.

Tu ne me comprends pas... Ce sont les noms des plats que je veux changer, s'il y a lieu... On a l'habitude de leur donner un tas de noms politiques... qui pourraient nous compromettre.

LORIQUET.

Auprès de qui, mon Dieu?...

MADAME LORIQUET.

Mais... de madame de Kergoët, mon ami.

LORIQUET.

Ah ! oui, la vieille noblesse...

MADAME LORIQUET, parcourant le menu.

Voyons un peu... (Lisant.) Printanier à la d'Orléans!... Potage Condé... (A M. Loriquet.) Sous quel règne, donc, Condé?...

LORIQUET.

Sous... Philippe-Auguste!...

MADAME LORIQUET, étonnée.

Ah!... Tiens, je ne le croyais pas si vieux que ça!... (Reprenant sa lecture.) Ortolans en caisse... Petites timbales à l'Élyséenne... (S'arrêtant.) Ah! l'Élysée!... non.. (Écrivant.) A la reine. (Lisant.) Salade de homard à la gelée!... Bien!... Cuisses de poulardes à la Saint-Cloud. (Écrivant.) A la Trianon!... (Lisant.) Carpes du Rhin à la Chambord!... Très bien!... (Lisant.) Chapons truffés... Bien!... (Lisant.) Hein?... Charlotte russe!...

LORIQUET.

Quoi... ce n'est pas bien?

MADAME LORIQUET.

Si, mais j'ai mieux que cela... (Écrivant.) Charlotte... Corday... Là!... le reste va bien... je vais le recopier.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, JOLIBOIS, sortant du deuxième plan de droite.

LORIQUET.

Tiens! vous étiez donc là?...

JOLIBOIS.

Oui, dans votre cabinet... j'écrivais à mon père... Et cela va bien?...

LORIQUET.

Mais pas mal, merci!

MADAME LORIQUET.

Tu sais que M. Jolibois est reçu docteur?

Elle recopie le menu.

LORIQUET.

Pas possible? Bravo! bravo! Eh bien, maintenant que vous voilà docteur, qu'est-ce que vous allez faire?

JOLIBOIS.

Mais de la médecine, parbleu.

LORIQUET.

Vous voulez donc mourir de faim?

JOLIBOIS.

Au contraire... je veux vivre de la fin des autres.

LORIQUET.

Autrefois la médecine était un bon métier... Nos pères, solidement charpentés, se débattaient vigoureusement contre la mort, les maladies étaient longues... et les médecins gagnaient de l'argent. . Mais aujourd'hui!... Vous arrivez juste à temps pour entendre le concierge vous dire : Trop tard, monsieur.

JOLIBOIS.

Oui, mais vous comptez sans les nouvelles maladies que nous découvrons.

LORIQUET.

Ah!... on découvre des...?

JOLIBOIS.

A l'usage des tempéraments modernes... J'ai un ami qui, au dernier congrès médical de Londres, a déclaré en avoir découvert deux... et il est tout jeune.

LORIQUET.

Eh bien, il promet!

JOLIBOIS.

J'ai cherché aussi, moi, et j'ai fini par en trouver une.

LORIQUET.

Ah! vous avez trouvé...? Est-ce que vous croyez qu'elle prendra?

JOLIBOIS.

Oui... si elle est bien lancée.

LORIQUET.

Ne la lancez pas ici... hein?

JOLIBOIS, riant.

N'ayez pas peur!

LORIQUET, apercevant la décoration de Jolibois.

Mais... regardez-moi donc...! Vous ne disiez pas ça... vous êtes décoré?

JOLIBOIS.

Oh!... si peu...

LORIQUET.

Officier d'académie!

JOLIBOIS.

Ce n'est pas ma faute.

LORIQUET.

Vous avez fait quelque action d'éclat?

JOLIBOIS.

Allons donc !... est-ce qu'on m'aurait décoré?

LORIQUET.

Mais enfin...

Le faisant asseoir sur le canapé.

JOLIBOIS.

C'est bien simple... Je me suis trouvé, il y a un mois, sur l'impériale de l'omnibus à côté d'un vénérable monsieur qui m'a appris, je ne sais pourquoi, qu'il était chef de bureau dans un ministère; de mon côté, je lui ai dit que je faisais de la médecine, alors il m'a confié qu'il souffrait depuis deux ans d'une maladie de foie.

LORIQUET.

Et vous l'avez guéri ?

JOLIBOIS.

Non, je lui ai dit que cela ne serait rien... Alors il m'a fait décorer.

LORIQUET.

Tiens, justement ma femme qui voudrait que... Présentez-moi donc.

JOLIBOIS.

Impossible !

LORIQUET.

Il ne décore plus ?

JOLIBOIS.

Non, il est mort huit jours après.

LORIQUET.

Et vous lui aviez dit que ce ne serait rien ?

JOLIBOIS, riant.

Eh bien, ce n'est rien... huit jours!

Ils continuent à causer bas.

SCÈNE XX

LES MÊMES, MARIE, VALENTINE.

MARIE, à la porte de gauche, second plan.

Ainsi, c'est bien convenu : une des matinées avec un volant plissé, les deux autres tout unies... et les jupons avec une broderie anglaise... Au revoir... Au revoir, mon enfant. Rapportez le tout dans quinze jours... La porte en face... oui... c'est cela.

LORIQUET.

Vous ne m'écoutez plus.

JOLIBOIS.

Pardon... vous me disiez que cette année, le coton...

M. Loriquet lui parle bas.

MADAME LORIQUET.

Mais la famille de Kergoët n'arrive pas vite... Voilà qu'il est midi...

VALENTINE.

Ils auront attendu aux bagages.

JOLIBOIS, à Loriquet comme s'il achevait une conversation.

Je suis de votre avis. (Il se lève.) Eh bien... et ce déjeuner?

MARIE.

Nous attendons M. Georges.

VALENTINE.

On dirait qu'une voiture s'arrête à la porte.

LORIQUET, allant à la fenêtre.

Oui, les voici.

MADAME LORIQUET, avec joie.

Enfin!... Marie! Tiens-toi droite.

JOLIBOIS, allant à la fenêtre.

Ah mâtin! ils en ont des colis !

SCÈNE XXI

LES MÊMES, puis JUSTIN, GEORGES, M. et MADAME DE KERGOET et YVONNE.

JUSTIN, au fond.

Madame, voici le beau-père et la belle-mère de mademoiselle.

Il s'efface pour laisser passer et sort.

GEORGES, gaîment.

Voici mes voyageurs!

Entrée de M. de Kergoët et de sa femme qui porte une cage contenant un perroquet. Yvonne, vêtue d'un costume breton et chargée de paquets, entre derrière eux.

MADAME LORIQUET, courant au-devant de madame de Kergoët.

Ah!... madame la baronne... quelle joie!

MADAME DE KERGOET.

Prenez garde à Cocotte... Tenez, Yvonne!

Yvonne prend la cage.

JOLIBOIS, à Valentine.

Elle a amené sa basse-cour!

VALENTINE, d'une voix suppliante.

Oh! ne me faites pas rire!

MADAME LORIQUET, à M. de Kergoët.

Monsieur le baron!

M. DE KERGOET, lui baisant la main.

Madame... vous permettez... Mon cher Joseph!...

Il serre les mains de Loriquet.

MADAME LORIQUET.

Asseyez-vous donc, madame la baronne! Marie, mon enfant... viens saluer ta seconde mère!... si toutefois elle veut bien que tu l'appelles ainsi.

MADAME DE KERGOET, serrant la main de Marie.

C'est son droit... Je serai heureuse aussi de vous appeler ma fille... Vous allez entrer, chère enfant, dans une grande et noble famille: j'espère que vous en saurez porter dignement le nom et qu'en allant à l'autel vous vous souviendrez que vous avez plusieurs siècles de gloire sur la tête.

JOLIBOIS, à Valentine.

Ça sera gênant pour marcher.

VALENTINE, bas.

Taisez-vous donc!

MADAME LORIQUET, à madame de Kergoët.

Permettez que je vous présente mon mari... (Appelant. Monsieur Loriquet!

LORIQUET, à madame de Kergoët.

Madame... je suis heureux... ma femme est heureuse... ma fille aussi est heureuse... Nous sommes tous bien heu-

reux... de l'honneur que vous voulez bien nous faire... Nous vous attendions avec la plus vive impatience... parce que la soupe est sur la table... (Se reprenant.) le déjeuner est servi... e...

MADAME DE KERGOET, lui donnant sa main à baiser.

Monsieur, ravie de vous connaître.

MADAME LORIQUET, continuant ses présentations.

Mademoiselle Valentine !... une amie de ma fille... M. Arthur Jolibois, docteur en médecine.

Valentine et Jolibois saluent.

GEORGES, s'approchant.

Et mon meilleur ami, ma mère.

MADAME DE KERGOET, à Jolibois.

Les amis de mon fils sont les miens, monsieur.

JOLIBOIS, s'inclinant.

Madame la baronne me comble.

MARIE, à madame de Kergoët.

Vous devez être bien fatiguée, madame ?

MADAME LORIQUET.

Oui, la route a dû vous paraître longue.

MADAME DE KERGOET.

Pas trop... j'ai lu tout ce volume en route.

Elle donne le livre à Arthur.

JOLIBOIS, lisant la couverture.

Saint Laurent... son enfance... sa vie... son martyre... (A Valentine.) Et son gril.

MADAME DE KERGOET.

C'est un ouvrage très édifiant... si vous voulez le lire, monsieur.

JOLIBOIS, vivement.

Merci, madame... je l'ai lu... deux fois.

JUSTIN, entrant par la porte de droite, premier plan.

Madame est servie.

MADAME LORIQUET.

Messieurs, la main aux dames.

M. Loriquet offre son bras à madame de Kergoët, M. de Kergoët à madame Loriquet, Georges à Marie, et Jolibois à Valentine.

JOLIBOIS, s'arrêtant sur la porte avec Valentine pendant que les autres sortent.

Justin !

JUSTIN.

Monsieur?

JOLIBOIS, montrant Yvonne qui tricote au fond du théâtre.

Enlevez ça !

Il sort avec Valentine.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Un grand désordre. — Des vêtements sur tous les meubles. — Sur le piano, des bouquets et une paire de bottines. — Au lever du rideau, madame Loriquet, en robe de chambre, est assise devant le guéridon, le perruquier la coiffe. M. Loriquet, en veston et pantoufles, se rase devant une glace accrochée à la porte de droite, premier plan. — Justin, assis au fond, lit un journal. — Yvonne, assise sur le canapé, tricote.

SCÈNE PREMIÈRE

LORIQUET, MADAME LORIQUET, JUSTIN, YVONNE, LE PERRUQUIER, puis MONTAUDON.

MONTAUDON, entre par la porte de droite deuxième plan, tout en ajustant sa toilette.

Eh ben... me v'là prêt, moué !

LORIQUET, se retournant.

Peste ! quel luxe, père Montaudon.

MADAME LORIQUET, sans se retourner.

On va vous prendre pour le marié.

MONTAUDON, se promenant.

C'est mon bel habit... un vrai Elbeuf de vrai... v'là quarante ans qu' j'ons ça. . ça n'a brin bougé... marchez... c'est ben cousu... et pis solide... un drap, bon sang! qu'est pus dur que la peau d'une vieille femme! (S'arrêtant.) Oh! c'est pas pour vous que j'dis ça, madame Loriquet.

LORIQUET, sans se retourner.

Je pense bien... ma femme n'est pas...

MONTAUDON.

Oh! dame... a commence tout d'même... al est comme moué... a s'en retourne aussi.

LORIQUET.

Eh bien! vous êtes aimable!

MONTAUDON.

Pourquoi donc ça? Les femmes, c'est comme le gibier: c'est pas quand il est un peu avancé, qu'il est le pus mauvais.

LORIQUET.

La comparaison me semble...

MADAME LORIQUET.

Heureusement que j'ai bon caractère... (Au coiffeur, avec un cri.) Ah!... vous me tirez les cheveux!

MONTAUDON.

C'est-y les vôtres?

MADAME LORIQUET, à Montaudon qui est chauve.

Non, ce sont les vôtres?

MADAME DE KERGOET, dans la coulisse.

Yvonne!

MADAME LORIQUET, à Yvonne.

Yvonne, on vous appelle, allez vite !

Yvonne, toujours tricotant, sort par la porte de gauche, premier plan.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins YVONNE.

LORIQUET, s'essuyant le visage.

Là... me voilà rasé. (A Montaudon.) Eh bien, avez-vous bien dormi ?

MONTAUDON

Comme ça. Vot' méchant lit de camp... c'est... quasi comme une galette.

LORIQUET.

Ah ! vous savez... à Paris... on fait ce qu'on peut.

MONTAUDON.

Dites donc, Loriquet, on pourrait ben aller faire un tour avant la noce ?

MADAME LORIQUET, vivement.

Non... non... M. Loriquet ne peut pas s'absenter. (Au coiffeur.) Dépêchez-vous, je vous en prie.

LE COIFFEUR.

Je demande pardon à madame, mais madame remue beaucoup.

MONTAUDON.

Alors... j' vas sortir tout seul.

Il remonte.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIE, en peignoir rose, mais déjà coiffée.

MONTAUDON.

Ah! v'là la mariée... Bonjour, ma fille.

Il l'embrasse.

MARIE.

Bonjour, mon parrain.

MONTAUDON.

Comment, t'es déjà couronnée?

MADAME LORIQUET.

Déjà!... mais nous ne sommes pas en avance.

MARIE.

Oh! nous avons le temps.

MADAME LORIQUET.

Le temps, le temps... pas tant que cela. Tu verras que nous serons en retard.

MARIE.

Mais non, maman.

MADAME LORIQUET.

Tu verras!...

LORIQUET.

T'impatiente donc pas, ma bonne!

MADAME LORIQUET.

Oh toi !... tu ne te fais jamais de mauvais sang!... (Au coiffeur.) Ah ! c'est fini... mes cheveux ne sont pas trop haut ?

LE COIFFEUR.

Je ne pense pas, madame.

MADAME LORIQUET, se mirant.

C'est que je ne pourrais plus mettre mon chapeau... (A Marie.) Suis-je bien, Marie ?

MARIE.

Très bien, mère.

MONTAUDON.

Avec vos petits ch'veux comme ça su l' nez, on dirait quasiment un caniche.

MADAME LORIQUET.

Père Montaudon... voulez-vous être très... très gentil?... Eh bien, allez vous promener un peu... mais soyez à la mairie à onze heures.

MONTAUDON.

A onze heures !... Eh ben, j' vas vous débarrasser.

Fausse sortie.

MADAME LORIQUET.

Enfin! Ce n'est pas trop tôt !

MONTAUDON, revenant.

Comme ça, vous ne v'nez pas, vous, Loriquet ?

MADAME LORIQUET, avec humeur.

Mais non, je vous ai dit que non.

LORIQUET.

Je ne suis pas habillé.

MONTAUDON.

Alors j' m'en vas tout seul !

Fausse sortie

MARIE.

Le voilà parti !

MONTAUDON, *revenant.*

Y a-t-il quéq'monument à voir, par ici ?

MADAME LORIQUET, *furieuse.*

Ah!

LORIQUET.

Oui... la fontaine Molière... tout près d'ici.

MONTAUDON.

Lafontaine et puis Molière ? C'était-il des cultivateurs ?

LORIQUET.

Oui, justement, de gros cultivateurs.

MONTAUDON.

Ah !... Est-ce qu'on monte dedans ?

LORIQUET.

Non... mais c'est très beau, allez !

MONTAUDON.

Eh ben... à l'honneur !

MARIE, *l'accompagnant.*

A onze heures, parrain.. n'oubliez pas!

MONTAUDON.

Oui, oui, sois tranquille, je serons là ! (*L'admirant.*) Dieu ! que t'es avenante avec ton oranger comme ça su ta tête ! .. Mais,

pourquoi qu' t'en as pas mis pu qu'ça ? tu l'as mérité pourtant ! C'te fleur-là, vois-tu, ça s'met qu'une fois, et dame... faut en profiter... parce que demain... psttt, nisco.

LORIQUET, d'un ton de reproche.

Eh bien ?... eh bien ?...

MONTAUDON.

Quoi ! Je la moralise... Allons à tout à l'heure, à tout à l'heure.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins MONTAUDON.

MADAME LORIQUET, nerveuse.

Oh ! ce père Montaudon ! qu'il est agaçant ! !

LORIQUET, bas, à sa femme.

Oui, mais... un catarrhe.

MADAME LORIQUET, haussant les épaules.

Ah ! parlons-en ! il ne tousse plus.

LORIQUET.

Il toussera peut-être cet hiver. Dis donc, quand madame de Kergoët entendra son langage...

MADAME LORIQUET.

Poutt !... je lui dirai que c'est un Anglais. (A Marie.) Eh bien, Marie, qu'est-ce que tu attends ?

MARIE.

J'attends... j'attends madame Marthe, maman ; elle m'a

promis hier, en rapportant son ouvrage, de venir ce matin à neuf heures pour aider à m'habiller.

LORIQUET.

Eh bien, il n'est pas encore neuf heures.

MADAME LORIQUET.

Elle ne peut tarder... mais c'est égal... Il ne faut pas l'attendre... je vais t'aider, moi.

MARIE.

Et puis c'est toi qni ne seras pas prête.

MADAME LORIQUET.

Oh! moi, je n'en aurai pas pour longtemps : j'ai mon corset, ainsi...

LE COIFFEUR, à madame Loriquet.

Madame, à qui le tour ?

MADAME LORIQUET, cherchant.

A qui le tour ? mais... (Se prenant le front.) Oh... je perds la tête... On vous le dira tout à l'heure... attendez...

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DE KERGOET, en peignoir, entrant par la porte de gauche, premier plan, YVONNE, toujours tricotant.

MADAME DE KERGOET.

Le perruquier est-il là ?

MARIE, montrant le coiffeur.

Mais oui, madame, le voici.

MADAME LORIQUET, au coiffeur.

Eh bien... tenez... justement... coiffez madame.

MADAME DE KERGOET, embrassant Marie.

Que je vous embrasse ma toute belle !... Eh bien, il est arrivé, ce beau jour !... Dans quelques heures vous serez baronne, mademoiselle, baronne de Kergoët !

MADAME LORIQUET.

Faites-vous coiffer, madame, l'heure passe.

MADAME DE KERGOET, sans l'entendre.

Ah !... votre petit cœur doit battre bien fort... Le jour où M. de Kergoët m'a conduite à l'autel, j'ai manqué mourir d'émotion.

LORIQUET, à sa femme.

Ce n'était pas le moment.

MADAME LORIQUET, entre ses dents.

Comme c'est l'heure de faire un discours !

LORIQUET.

Tais-toi, elle va bénir.

MADAME DE KERGOET, toujours à Marie.

Soyez heureuse, ma chère enfant ! j'appelle sur vous toutes les bénédictions du ciel !

LORIQUET, toujours à sa femme.

Quand je te le disais !

LE COIFFEUR, tenant un peignoir.

Quand madame voudra...

MADAME DE KERGOET, s'asseyant.

Tout de suite. (Se retournant.) Toutes les bénédictions du ciel.

MARIE.

Merci, madame.

MADAME LORIQUET, regardant l'heure.

Décidément, madame Marthe n'arrive pas. (A Marie.) Rentre dans ta chambre... je vais t'envoyer Julie. (Marie sort à gauche, deuxième plan.) Justin... dites à Julie que mademoiselle l'attend.

JUSTIN, se levant.

Bien, madame, tout de suite.

Il sort par le fond.

SCENE VI

LES MÊMES, moins MARIE et JUSTIN.

LE COIFFEUR, à madame de Kergoët.

Comment madame désire-t-elle que je l'accommode? à la Sarah, la Ninon, la Lescaut, La Lamballe... à la chien?

MADAME DE KERGOET.

A la chien! Coiffez-moi comme j'ai l'habitude : à la vierge... des bandeaux plats et un huit.

LE COIFFEUR.

Parfaitement... Pourtant, j'assure madame que des tortillons au petit fer retombant sur le nez de madame...

MADAME DE KERGOET.

Pas de tortillons! cela changerait toute ma physionomie.

LORIQUET, à sa femme.

Ce serait dommage.

MADAME LORIQUET, à son mari.

Si tu mettais tes bottines, toi !... cela les briserait toujours un peu.

LORIQUET.

Tiens, c'est une idée !... Où sont-elles?

MADAME LORIQUET, avec un geste de la tête.

Là-bas... sur le machin.

LORIQUET, cherchant.

Quel machin?

MADAME LORIQUET, avec colère.

Oh ! ces hommes !... ça ne sait rien trouver. Là !... sur le piano.

LORIQUET.

Dame ! tu me dis le machin... et puis, est-ce que c'est une place pour mettre des bottines, un piano?

MADAME LORIQUET, à son mari.

Oh ! je t'en prie, ne commence pas !

MADAME DE KERGOET, au coiffeur.

Démêlez bien jusqu'au bout.

Le coiffeur montre au public les cheveux de madame de Kergoët qui sont très courts.

MADAME LORIQUET, toujours à son mari.

Je suis assez énervée comme cela.

LORIQUET, entre ses dents.

C'est bon... en voilà assez... sur le machin !

Il s'assied au fond sur une chaise pour mettre ses bottines en tournant le dos au public.

SCÈNE VII

LES MÊMES, M. DE KERGOET, entrant de gauche premier plan. — Il est en veston de chambre.

M. DE KERGOET.

On peut entrer?... Où donc est Joseph? (L'apercevant.) Ah! te voilà! mon vieux!... comment va ce matin?...

LORIQUET, lui tendant la main sans se déranger.

Comme quelqu'un qui ne peut pas mettre ses bottines.

MADAME LORIQUET.

Ça se prêtera... pousse!

LORIQUET, toujours baissé.

Pousse! pousse!... je voudrais bien t'y voir.

M. DE KERGOET, à madame Loriquet.

C'est que cela fait bien souffrir...

MADAME LORIQUET.

Mais, monsieur... c'est la même chose avec toutes ses chaussures, ainsi...

MADAME DE KERGOET, à son mari.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites là, monsieur le baron? vous perdez du temps et vous savez comme vous êtes long à vous apprêter.

M. DE KERGOET.

Ma chère amie...

MADAME DE KERGOET, au coiffeur.

La raie, bien au milieu, n'est-ce pas?

M. DE KERGOET, continuant.

Je venais vous demander où vous aviez mis ma flanelle.

MADAME DE KERGOET.

Sur la cage de Cocotte.

M. DE KERGOET.

Non, elle n'y est pas.

MADAME DE KERGOET, se levant.

Ah! vous me faites bondir!

Elle sort à gauche, deuxième plan, suivie du coiffeur qui tient ses nattes comme des guides, de son mari et d'Yvonne.

SCÈNE VIII

M. LORIQUET, MADAME LORIQUET.

LORIQUET, avec un cri.

Ah!

MADAME LORIQUET.

Qu'est-ce qu'il y a?

LORIQUET.

Je viens de casser ma bretelle... en me baissant.

MADAME LORIQUET.

Allons, bon! c'est le bouquet!

LORIQUET.

Ce n'est pas ma faute... tu me dis : Pousse!... Alors, j'ai poussé... et...

MADAME LORIQUET.

Voyons! donne-moi ça, je vais la recoudre.

LORIQUET, *donnant sa bretelle.*

Tiens, ma bonne.

MADAME LORIQUET.

Ai-je une aiguille seulement?... (*Cherchant.*) Ah! voilà.

Elle s'assied.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JUSTIN, *puis* MARTHE *et* JEANNE.

JUSTIN, *venant du fond.*

Madame!

MADAME LORIQUET.

Après?

JUSTIN.

C'est la couturière... madame Marthe Morin.

MADAME LORIQUET, *vivement.*

Ah vite! qu'elle entre... on l'attend.

JUSTIN.

Entrez, madame, entrez.

Il sort, après avoir fait entrer Marthe et sa fille.

MADAME LORIQUET.

Mais arrivez donc... vous êtes en retard

MARTHE.

C'est que j'avais un travail pressé à terminer ce matin. (Saluant M. Loriquet.) Monsieur...

LORIQUET, sans se déranger.

Bonjour, madame, bonjour.

JEANNE, s'avançant près de madame Loriquet.

Bonjour, madame.

MADAME LORIQUET.

Tiens! vous avez amené votre petite fille?

MARTHE.

Madame m'excusera, mais elle désirait tant voir la mariée.

MADAME LORIQUET.

Il n'y a pas de mal... Seulement il ne faut pas bouger. (A Jeanne.) Tu seras bien sage... sans cela...

JEANNE.

Oh, oui, madame... Elle sera tout en blanche la mariée... dites, madame?

MADAME LORIQUET.

Mais naturellement...

MARTHE.

Comme toutes les mariées, ma chérie.

JEANNE.

T'étais en blanche aussi, toi, maman?

MADAME LORIQUET, à part.

Oh! les enfants! (Haut.) Allons, mademoiselle Marie vous attend dans sa chambre, dépêchez-vous. (Rappelant Marthe qui remonte.) Ah! viendrez-vous à la messe?

JEANNE, *vivement.*

Oh oui, dis, maman.

MARTHE.

C'est mon intention, madame.

MADAME LORIQUET.

Eh bien, après la bénédiction, vous pourrez venir déjeuner ici... avec les domestiques.

MARTHE, *embarrassée.*

Je vous remercie madame... mais notre voisine a bien voulu nous préparer notre repas... et.

MADAME LORIQUET.

Ah! très bien, comme il vous plaira.

Marthe et sa fille entrent dans la chambre de Marie, deuxième plan à gauche.

SCÈNE X

M. LORIQUET, MADAME LORIQUET.

LORIQUET, *poussant un soupir et se levant.*

Ah!... ça y est.

Il va poser ses pantoufles sur le piano.

MADAME LORIQUET.

Ce n'est pas dommage.

LORIQUET, *s'épongeant.*

J'en sue!... Et ma bretelle?

MADAME LORIQUET, *s'asseyant.*

Attends... je ne peux pas aller plus vite que le violon.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE COIFFEUR, puis MONTAUDON.

LE COIFFEUR.

J'ai terminé... Si madame a d'autres ordres à me donner...

MADAME LORIQUET.

Non... vous pouvez vous retirer.

LE COIFFEUR.

Très bien... (Saluant.) Monsieur, madame, j'ai bien l'honneur...

Il se heurte en sortant contre Montaudon, qui paraît au fond avec un arrosoir et plusieurs ustensiles de jardinage.

MONTAUDON.

Faites donc attention!

Le coiffeur disparaît.

MADAME LORIQUET, avec un cri.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

MONTAUDON.

Ça?... C'est eune occasion que j'ons dénichée chez un bric-à-brac qu'est dans votre rue. Ous' qu'il faut mettre ça, Loriquet?

Il fait mine de poser ses outils sur le canapé.

LORIQUET, vivement.

Pas là-dessus, pas là-dessus!... Donnez-moi ça.

Il prend les outils et va les porter dans l'antichambre.

MONTAUDON.

Prenez garde, c'est *casuel.*

MADAME LORIQUET, furieuse.

Ah! c'est trop fort!

MONTAUDON.

Il m'a vendu ça brin cher du tout, aussi, pour la peine, j'ons quasiment envie de l'inviter à venir trinquer c' soir avec nous à la santé des mariés.

MADAME LORIQUET, sautant.

Hein?

LORIQUET.

Non, non, ce ne ne serait pas convenable... une personne que nous ne connaissons pas.

MONTAUDON.

Eh ben, on fait connaissance. Enfin, puisque vous voulez pas, j' vas voir les estatues. (S'arrêtant à la porte.) Vous v'nez toujours pas, vous, Loriquet?

LORIQUET.

Mais non, mais non.

MONTAUDON, sortant.

Pour lorsss... à vous revoir. (Revenant.) Ayez soin à mes ustensiles... c'est *casuel!*

Il sort.

SCÈNE XII

M. LORIQUET, MADAME LORIQUET.

MADAME LORIQUET, *furieuse.*

Oh! quel homme! quel homme! quel homme!

LORIQUET, *appuyé au dossier du fauteuil de sa femme.*

Voyons, voyons, calme-toi et songe que te voilà au comble de tes vœux... que dans quelques heures ton rêve sera réalisé!

MADAME LORIQUET.

Oui... mais ce n'est pas trop tôt... j'ai hâte de voir madame de Kergoët rentrer dans son trou... Si tu savais ce qu'elle me fait damner aussi, celle-là, depuis quinze jours qu'elle est ici!... Avec son air tout sucre et tout miel, elle vous verse du vinaigre à pleins bords... et ce qui m'enrage, c'est qu'il faut vider la coupe sans faire la grimace... Enfin, c'est qu'il faut que je me taise.

LORIQUET.

Ça doit bien te gêner.

MADAME LORIQUET.

Madame me regarde du haut de sa grandeur, prend avec moi des tons de protection... me parle sans cesse de sa fortune passée, de son titre, de sa famille, de ses aïeux et ne craint pas de me rappeler... qu'en épousant ma fille son fils se mésallie... Vieux rossignol, va! (*Changeant de ton.*) Tiens, voilà ta bretelle.

LORIQUET, *prenant sa bretelle.*

Je te l'avais dit.

MADAME LORIQUET.

Tu sais qu'elle n'est encore venue à Paris qu'une fois... passer une journée, il y a trente ans... Eh bien, elle trouve Paris sale, morose, insipide... Elle dit que ça manque d'air... de soleil... de verdure... que ça manque d'eau... enfin que ça manque de tout... Elle prétend que la tristesse est sur tous les visages... que la ville est en deuil... que le bruit des carrosses lui crève le tympan... et qu'on devait être plus heureux au temps des...

LORIQUET.

Chaises à porteur... Dame! on écrasait moins de monde.

MADAME LORIQUET.

Entre nous, je la crois plus perruche que sa perruche! La pauvre bête!... sais-tu ce qu'elle lui fait dire?

LORIQUET.

Non.

MADAME LORIQUET, riant.

Vive le roi!

LORIQUET.

Eh bien, ça fait toujours une voix de plus!

MADAME LORIQUET.

Je te le répète, j'en ai enduré, va!

LORIQUET.

Tu pouvais bien l'envoyer promener.

MADAME LORIQUET.

Elle ne voulait pas y aller seule... Il a fallu la suivre partout... elle m'a fait visiter toutes les églises, toutes les chapelles.

LORIQUET, étonné.

Toutes?... en quinze jours?

MADAME LORIQUET.

Toutes!... Tu sais que je ne suis pas une impie... mais à l'église du matin au soir, ce n'est plus de la piété, c'est de l'indiscrétion.

LORIQUET.

D'autant plus qu'il y a des jours de réception.

MADAME LORIQUET.

Enfin, plus fort que tout ça : Elle a été jusqu'à me faire entendre, qu'étant donnée mon origine, je ne pourrai suivre ma fille dans les salons où elle sera reçue.

LORIQUET.

Nous irons autre part.

MADAME LORIQUET, *vivement.*

Non, non, nous y serons reçus, dans ce monde dont elle prétend que la porte nous est fermée... N'y pas aller! moi qui ne marie ma fille que pour y entrer!... J'ai mon moyen, Joseph, j'ai mon moyen!

LORIQUET, *à part.*

Attention!... (*Haut.*) Quel moyen, ma bonne?

MADAME LORIQUET.

Tu sais que les gens de lettres, enfin... les journalistes ont leurs entrées partout...?

LORIQUET.

Ça ne m'étonne pas...

MADAME LORIQUET, *continuant.*

Qu'ils sont reçus dans tous les mondes...?

LORIQUET.

Oui... eh bien?

MADAME LORIQUET.

Eh bien... j'ai vu M. de la Greffière....

LORIQUET, vivement.

Ah... et ma médaille, à propos?

MADAME LORIQUET.

Tu l'auras... mais à une condition, c'est que tu consentiras à entrer comme rédacteur en chef et commanditaire dans un journal qu'il a fondé l'année dernière et qui commence à péricliter.

LORIQUET, à part.

Aïe, voilà le sauvetage! (Haut.) Mais, ma bonne amie, les opinions de M. de la Greffière diffèrent essentiellement des miennes.

MADAME LORIQUET.

En quoi donc? — Vous voulez tous les deux la prospérité de votre pays : donc vous êtes d'accord. Et puis, est-ce que tu devrais encore avoir des opinions... à ton âge? Est-ce qu'il ne serait pas temps de te ranger... et d'être un peu sérieux? — Tiens! c'est honteux!

LORIQUET.

Honteux ou non, il est impossible que je passe comme ça du rouge au blanc.

MADAME LORIQUET.

D'abord... c'est pour deux ans seulement, et puis, on ne te dit pas que ce journal sera blanc... blanc... il sera... crème... oh! tout au plus.

LORIQUET.

Mais enfin... je n'ai jamais été journaliste, moi!

MADAME LORIQUET, vivement.

Oh! tu n'écriras pas, tu signeras, voilà tout.

LORIQUET.

Voilà tout, voilà tout !... Quand tout le monde saura

MADAME LORIQUET.

Qui ça, tout le monde?

LORIQUET.

Mais... quand ce ne seraient que les habitués de mon café.

MADAME LORIQUET.

En changeant d'opinions, tu changeras de café.

LORIQUET.

Et dire que l'an dernier tu voulais que je fusse conseiller municipal !

MADAME LORIQUET.

Eh bien, tu seras marguillier.

LORIQUET.

Marguillier !

MADAME LORIQUET.

Conseil de fabrique ou conseil municipal, l'un vaut l'autre.

LORIQUET.

Si c'est comme cela que tu entends la politique !...

MADAME LORIQUET.

Mon ami, la politique est une balance...

LORIQUET.

Une...? Ah ! une balance !... j'avais entendu une balançoire.

MADAME LORIQUET, reprenant.

J'ai dit une balance, et l'aiguille qui est au milieu et qui

s'appelle le bon sens, indique qu'il y a exactement le même poids de sottises dans le plateau de gauche que dans le plateau de droite.

LORIQUET.

Tout cela est très joli, mais...

MADAME LORIQUET.

Tu refuses?

LORIQUET.

Oui.

MADAME LORIQUET.

Robespierre, va!

LORIQUET.

Mais comprends donc!...

MADAME LORIQUET.

Non, rien... votre refus ne m'étonne pas. (Pleurant.) Vous m'avez toujours tout refusé... même votre amour.

LORIQUET.

Mais enfin...

MADAME LORIQUET.

Je saurai me résigner... je vivrai loin de mon enfant... et tandis qu'elle ira dans le monde... qu'elle y sera fêtée, choyée... moi... je resterai dans mon trou... dans ma tanière... et je jouerai au nain jaune avec votre tailleur et votre épicier... si je ne suis pas morte! (Redoublant.) si je ne suis pas morte!

LORIQUET, éperdu.

Toi, mourir, mon Adèle!

MADAME LORIQUET, câline.

Alors... fais ce que je te demande, si tu veux que je vive.

LORIQUET.

Eh bien, soit!... je ne dis pas non... nous en recauserons. (A part.) Elle me fera pendre. (Haut.) Ne pleure plus et embrasse-moi.

MADAME LORIQUET, l'embrassant.

Monstre, va!... Comprends donc que ce que j'en fais, c'est surtout pour toi... Je veux te sortir de l'ombre, de l'ornière, de la fange où tu es plongé...

LORIQUET, hébété.

Je suis plongé dans la fange?

MADAME LORIQUET.

Laisse-moi faire... et bientôt tu seras quelqu'un.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DE KERGOET, en habit noir.

M. DE KERGOET.

Comment! madame Loriquet!... Vous en êtes là... mais l'heure avance.

LORIQUET, à sa femme.

Oui... dis donc, tu t'oublies... va t'habiller!...

MADAME LORIQUET.

Oh! j'en ai pour un instant... J'y vais de suite, d'ailleurs. (Elle remonte vers la porte de droite, deuxième plan.) Tu seras quelqu'un... quelqu'un.

Elle sort.

SCÈNE XIV

MONSIEUR LORIQUET, DE KERGOET.

M. DE KERGOET.

Et toi?

LORIQUET.

Oh moi! tout à l'heure : je n'ai qu'un habit à passer.

M. DE KERGOET.

A propos... tu ne m'avais pas dit... (*Montrant une carte.*) Je viens de trouver ça dans ma chambre... Tu as donc été sous-préfet?

LORIQUET, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Non, non, mon ami, ce n'est pas moi, c'est ma femme.

M. DE KERGOET.

Ta femme a été sous-préfet?

LORIQUET, *troublé.*

Non, non, mais... (*A part.*) Ah! tant pis! (*Haut.*) Je vais te dire... Tu sais? les femmes ont quelquefois des idées...

M. DE KERGOET, *lui prenant la main.*

A qui le dis-tu?

LORIQUET.

La mienne veut à tout prix que je sois un grand homme... ou du moins me faire passer pour tel... alors elle a eu l'invention...

M. DE KERGOET.

Et tu l'as laissée faire?

LORIQUET, *vivement.*

Non, non... j'ai déchiré les cartes.

M. DE KERGOET.

A la bonne heure!... La femme, vois-tu... est un torrent dont nous sommes la digue... et quand, par malheur, elle se rompt, cette digue...

LORIQUET.

Le torrent fait des siennes?...

M. DE KERGOET.

Ah! mon ami!...

LORIQUET.

Je vois ça d'ici... mais sois tranquille, je suis une bonne digue... une vieille digue, mais une digue qui ne rompt pas.

M. DE KERGOET.

En es-tu sûr?... Ta femme me paraît au contraire être la maîtresse.

LORIQUET.

C'est-à-dire que lorsqu'il s'agit de niaiseries qui ne valent pas la peine qu'on les discute... je la laisse faire... pour avoir la paix... Dans les digues les plus solides... il y a toujours quelques infiltrations.

M. DE KERGOET.

Hier à table, madame Loriquet a lancé quelque chose de très blessant pour madame de Kergoët et moi... Et tu n'as rien dit.

LORIQUET, *surpris.*

Vraiment!... quoi donc?

M. DE KERGOET.

Elle a, dans une phrase très entortillée, mais cependant très claire, insinué que nous attendions après la dot de ta fille pour...

LORIQUET.

Ah !... mon ami... peux-tu supposer...?

M. DE KERGOET.

Je ne t'ai pas caché que j'étais ruiné et que mon fils serait obligé de venir à mon secours... momentanément du moins, car on m'a promis une perception en Bretagne...

LORIQUET.

Mais...

M. DE KERGOET.

Et puis, que madame Loriquet se rassure, ma femme doit hériter un jour ou l'autre d'une de ses tantes et nous rendrons alors à Georges...

LORIQUET, froissé.

Dis donc, Bertrand, si c'est pour me faire de la peine que tu dis tout cela, tu réussis, tu sais ?

M. DE KERGOET.

Non... mais ta femme...

LORIQUET.

Ma femme, ma femme... tu sais bien que les femmes ne savent pas ce qu'elles disent : elles en disent tant dans une journée ! Qu'il te suffise de savoir qu'elle est fière de marier sa fille avec ton fils et que moi j'en suis heureux parce que cela resserre encore les liens de notre vieille amitié.

M. DE KERGOET, lui serrant la main.

La cause est entendue !... Tu me pardonneras, mais j'avais cela sur le cœur, et j'ai voulu...

LORIQUET.

Tu as bien fait et je t'en remercie... (Changeant de ton.) Dis donc, tu n'as pas dit à ta femme que nous avions été hier voir des danseuses?

M. DE KERGOET.

Non... j'ai dit que nous étions allés à l'exposition d'électricité.

LORIQUET.

Sapristi! moi qui ai dit à la mienne que nous étions allé faire un piquet au café.

M. DE KERGOET.

Eh bien... tu diras que c'était au café de l'exposition.

LORIQUET.

Parfait! (Poussant de Kergoët.) Bertrand!

M. DE KERGOET.

Hein?

LORIQUET.

Nous y retournerons.

M. DE KERGOET.

A l'exposition?

LORIQUET.

Non, voir des...

M. DE KERGOET.

Nous y retournerons demain soir.

LORIQUET.

Après dîner?

M. DE KERGOET.

Après dîner!

ENSEMBLE.

Quelle noce ! (Changeant de ton.) Si nos femmes le savaient... !

SCÈNE XV

LES MÊMES, MARTHE, au fond à gauche, puis JUSTIN.

LORIQUET, à Marthe.

Vous voulez quelque chose, madame ?

MARTHE.

Nous n'avons pas l'heure dans la chambre de mademoiselle, et je venais...

JUSTIN, entrant du fond.

Voilà M. Georges qui monte !

Il disparaît.

MARTHE, à part.

Georges !

LORIQUET.

Il est dix heures un quart...

MARTHE, sans l'entendre.

Georges !... Allons !... je suis folle...

LORIQUET, répétant.

Dix heures un quart, madame.

MARTHE, se remettant.

Ah ! pardon... merci, monsieur.

Elle rentre dans la chambre.

SCÈNE XVI

M. LORIQUET, M. DE KERGOET, GEORGES.

GEORGES, en habit.

Monsieur Loriquet!... mon père!...

Il leur serre la main.

M. DE KERGOET

Bonjour, mon fils.

LORIQUET.

Mon cher gendre...

GEORGES, regardant autour de lui.

Ces dames?

M. DE KERGOET.

A leur toilette: impossible de les approcher... Tu comprends? dans un moment pareil!

LORIQUET.

Surtout ma femme... elle a ses nerfs.

GEORGES, regardant Loriquet.

Mais vous n'êtes pas prêt, vous, monsieur Loriquet!

LORIQUET.

J'attends que ma femme le soit... Si nous nous étions habillés en même temps... nous nous serions dévorés...

GEORGES, riant.

Vraiment?

LORIQUET.

Nous ne pouvons rester deux minutes ensemble sans nous disputer... voilà ce que c'est que le ménage, jeune homme.

GEORGES.

Oh ! je ne veux pas vous croire.

LORIQUET.

Tu tu tu... En ce moment vous voyez tout en rose .. ça se comprend du reste... mais vous verrez... ça changera... le rose deviendra noir... tout au moins marron.

GEORGES.

Oh !

M. DE KERGOET.

Eh bien, dis donc, c'est gentil ce que tu lui dis là !

LORIQUET.

C'est pour qu'il ne soit pas surpris, ce garçon !

GEORGES.

Si mademoiselle Marie vous entendait !...

LORIQUET.

Bah !... ça n'empêche pas l'amour... les nuages !... au contraire... ça le rafraîchit...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MADAME LORIQUET, habillée, mais sans chapeau

MADAME LORIQUET, à son mari.

Eh bien, voyons, viens-tu ? (Apercevant Georges.) Ah ! mon cher Georges...

GEORGES, *s'inclinant.*

Madame !

MADAME LORIQUET, *avec une émotion comique.*

Vous savez... ce qu'en un pareil moment peut penser une mère, mon ami, ce qu'elle peut avoir à dire... mais l'émotion m'étouffe... Les larmes m'oppressent... et puis il faut que j'aille avec M. Loriquet... pour lui mettre sa cravate... je ne vous dirai donc qu'un mot : Rendez-la heureuse !

Elle l'embrasse, puis, prenant la main de son mari, elle remonte avec lui jusqu'à la porte de droite, second plan.

ENSEMBLE, *en se retournant.*

Rendez-la heureuse !

SCÈNE XVIII

M. DE KERGOET, GEORGES.

M. DE KERGOET.

Or çà, monsieur mon fils, puisque nous voilà seuls, causons un peu.

Il s'assied.

GEORGES, *s'asseyant.*

Volontiers, mon père.

M. DE KERGOET.

Car depuis que je suis ici... nous n'avons pu jaser une seule fois en tête-à-tête.

GEORGES, *feignant la surprise.*

Vraiment ?... je ne l'avais pas remarqué.

M. DE KERGOET.

Au point que j'ai cru un moment que tu évitais de te trouver seul avec moi.

GEORGES.

Oh! mon père, pouvez-vous supposer...?

M. DE KERGOET.

Tu me dis que non, je te crois. Mon cher ami, madame Loriquet vient de te faire des recommandations pour l'avenir... Moi, je te demanderai simplement · As-tu liquidé ton passé?

GEORGES, inquiet.

Comment l'entendez-vous, mon père?

M. DE KERGOET.

J'entends... j'entends... Voyons, tu avais une maîtresse?... J'en avais deux, moi, à ton âge.

GEORGES.

Oui, mon père... mais je l'ai quittée.

M. DE KERGOET.

Je l'espère bien... Mais n'as-tu rien à craindre de sa part? n'as-tu rien à te reprocher envers elle?

GEORGES.

Comment?

M. DE KERGOET.

Oui, Enfin, est-ce une jeune fille que tu as séduite, ou si...

GEORGES, se levant.

Mon père, vous pouvez être tranquille, ma situation est nette et claire : j'ai pourvu à toutes choses et je n'ai rien à redouter.

M. DE KERGOET, se levant.

Eh bien, mon ami, tout est pour le mieux! marie-toi, aime ta femme, fais-t'en aimer, sois heureux et donne-moi le plus d'héritiers possible... et le plus tôt possible.

GEORGES, souriant.

Comme vous y allez!

M. DE KERGOET.

Ah! dame... tu sais... notre maisonnette... là-bas... à Guérande, ce n'est pas bien gai... Aussi quand tu seras fatigué d'entendre gazouiller autour de toi les chers oiselets que je prie le bon Dieu de te donner, eh bien... tu nous les enverras... et cela nous rajeunira de les entendre chanter.

GEORGES, très ému.

Mon père!

M. DE KERGOET.

Bien... bien... c'est entendu. La volière est prête: nous attendons les oiseaux.

SCENE XIX

LES MÊMES, JOLIBOIS, VALENTINE, en grande toilette, un bouquet à la main.

JOLIBOIS.

Nous voilà!

M. DE KERGOET, serrant la main de Jolibois.

Docteur! (Saluant Valentine.) Mademoiselle!

GEORGES, à Valentine.

Vous êtes éblouissante!...

M. DE KERGOET.

Et quel magnifique bouquet!

VALENTINE, montrant Jolibois.

Un présent de monsieur.

JOLIBOIS, vivement.

Oui... oui... avec de la fleur d'oranger... vous voyez.

VALENTINE, piquée.

Mais, monsieur...

JOLIBOIS, s'inclinant

Oh!... je n'en doute pas.

GEORGES, en riant, à Valentine.

Et dire que vous allez passer toute la journée à son bras!

JOLIBOIS.

Mais je voudrais que cette journée durât un siècle.

VALENTINE.

Oh!... un mot aimable!

JOLIBOIS.

Pardon... cela m'a échappé.

M. DE KERGOET.

Vous souffrez que je vous enlève un instant mon fils qui n'a pas encore embrassé sa mère?

GEORGES.

C'est vrai... ma pauvre mère... à tout à l'heure!

Il sort à gauche, premier plan.

M. DE KERGOET.

Vous permettez?

JOLIBOIS.

Faites donc, je vous en prie.

M. de Kergoet suit son fils.

SCÈNE XX

JOLIBOIS, VALENTINE.

JOLIBOIS.

Le mariage civil a eu lieu hier, n'est-ce pas? Georges m'a dit avant-hier soir que...

VALENTINE.

Non... il devait avoir lieu... mais le parrain de Marie... qui est témoin, n'a pu venir que cette nuit... à cause de ses foins qui n'étaient pas secs.

JOLIBOIS.

Et ils sont secs maintenant?

VALENTINE.

Il faut croire.

JOLIBOIS.

Ah! tant mieux!

VALENTINE.

Mais le maire est prévenu : on n'attendra pas.

JOLIBOIS.

C'est un père... ce maire.

VALENTINE.

Vous savez que le bal sera magnifique... quatre cents invitations.

JOLIBOIS.

Quelle folie!... faire une noce pareille... D'abord je trouve cela d'un commun!...

VALENTINE.

Oui, cela ne se fait plus que dans la petite bourgeoisie; mais vous connaissez madame Loriquet? elle aime bien éclabousser tout le monde.

JOLIBOIS.

Pourvu qu'il pleuve!

VALENTINE.

Madame de Kergoët n'était pas de cet avis, mais...

JOLIBOIS.

Naturellement, une douairière... l'ancien régime!

VALENTINE.

Un aïeul aux croisades!

JOLIBOIS.

Est-ce qu'il est mort?

VALENTINE, sans réfléchir.

Je ne sais pas. (Se reprenant.) Oh! qu'est-ce que vous me faites dire?

JOLIBOIS, riant.

Gageons qu'à la pension, vous aviez tous les ans le premier prix d'histoire...

VALENTINE.

Tout juste... qu'est-ce que je disais?... Vous me faites perdre...

JOLIBOIS.

Vous me parliez des ancêtres de la famille de...

VALENTINE.

Ah! oui... il y a aussi une arrière-grand'mère qui a dansé le menuet avec Louis XIV.

JOLIBOIS.

Ah çà! il ne faisait donc que danser, Louis XIV?... Dans toutes les familles, il y a une arrière-grand'mère qui a dansé avec lui... Ce n'était pas un roi, c'était une ballerine... Et à propos de ça... est-ce que la mère de madame de Kergoët n'a pas... hein?

VALENTINE, *mystérieusement.*

On le dit.

JOLIBOIS.

Ah! bah!

VALENTINE, *vivement.*

Mais ce n'est pas vrai.

JOLIBOIS.

Quand cela serait, d'abord...

VALENTINE.

Cela n'empêcherait pas Marie d'être heureuse.

JOLIBOIS.

Évidemment.

VALENTINE.

Ni son mari d'être bon pour elle... car je crois que M. Georges sera très bon.

JOLIBOIS.

Moi aussi.

VALENTINE.

C'est un garçon très sérieux... Je suis bien sûr qu'il n'a jamais fait les folies que font certains jeunes gens.

JOLIBOIS.

Comme vous le connaissez bien !

VALENTINE.

D'abord, Marie a toujours eu de la chance !

JOLIBOIS.

Je m'en aperçois.

VALENTINE, avec un soupir.

Oh !... ce n'est pas comme moi.

JOLIBOIS.

Faites comme elle.

VALENTINE.

Quoi ?

JOLIBOIS.

Mariez-vous.

VALENTINE.

Moi ?... une vieille fille !

JOLIBOIS.

Chut !... Il ne faut pas le dire.

VALENTINE.

Pourquoi ?

JOLIBOIS.

Parce que si vous aviez envie de...

VALENTINE.

De me marier ?... Et pourquoi n'en aurais-je pas envie ?

JOLIBOIS.

Oui, hein, pourquoi? (Se montrant.) Eh bien, mais... voilà votre affaire.

VALENTINE.

Vous?... Ah! jamais, par exemple!

JOLIBOIS.

Je n'insiste pas.

VALENTINE.

Et vous faites bien.

JOLIBOIS.

Peut-être un autre sera-t-il plus heureux.

VALENTINE, avec un soupir.

Un autre?... Oh! je n'y compte guère

JOLIBOIS.

Quel soupir!... Ah çà! mais vous êtes lugubre.

VALENTINE.

Vous avez raison... mais ce mariage m'enlève la seule amie que j'aie en ce monde et...

JOLIBOIS, sérieux.

Je comprends.

VALENTINE.

Le bonheur des uns fait quelquefois le malheur des autres.

JOLIBOIS.

Et moi qui vous raillais, sot que je suis!

VALENTINE, vivement.

Oh! je ne vous en veux pas!

JOLIBOIS, la reconduisant.

Vrai?... Alors à la vie, à la mort!

Il lui baise les deux mains.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, GEORGES

GEORGES, sur la porte de gauche, premier plan.

Eh bien, à la bonne heure!

JOLIBOIS.

Je signe un traité de paix.

VALENTINE, vivement.

N'exagérons rien: un armistice.

GEORGES, bas, à Jolibois.

Je voudrais te parler.

JOLIBOIS, de même.

Bien... attends... (A Valentine.) Georges me dit que si vous désirez voir votre amie... elle est dans sa chambre.

VALENTINE.

C'est-à-dire que je vous gêne...

GEORGES, protestant.

Oh! mademoiselle...!

VALENTINE.

Ne vous excusez pas... je m'en vais.

JOLIBOIS, *la reconduisant.*

A la vie, à la mort!

Elle sort à gauche, deuxième plan.

SCÈNE XXII

JOLIBOIS, GEORGES.

GEORGES.

Eh bien, as-tu vu Marthe?

JOLIBOIS.

Oui.

GEORGES.

Quand?

JOLIBOIS.

Hier.

GEORGES, *anxieux.*

Et a-t-elle accepté?...

JOLIBOIS, *lui rendant un portefeuille.*

Tiens!

GEORGES.

Elle a refusé?

JOLIBOIS.

Tu le vois.

GEORGES.

Mais pourquoi?

JOLIBOIS.

Ça ne se demande pas...

GEORGES.

Enfin...

JOLIBOIS, *continuant.*

... Ça se devine... Marthe n'est pas une fille vulgaire : elle est de bonne famille, elle a de l'éducation, elle s'est donnée à toi parce qu'elle t'aimait et se croyait aimée; ce n'est pas le vice qui l'a poussée dans tes bras... mais un sentiment plus fort qu'elle-même. Son refus n'a donc rien qui m'étonne; d'elle, c'est le contraire qui m'eût étonné.

GEORGES.

Enfin qu'a-t-elle dit?

JOLIBOIS.

Dame!... cela n'a pas été gai.

GEORGES.

Elle éclate en reproches contre moi?

JOLIBOIS.

Non... elle pleure.

GEORGES.

Et... l'enfant?

JOLIBOIS.

L'enfant?... L'enfant essuie les larmes de la mère!

GEORGES, *avec désespoir.*

Ah! mon Dieu, faut-il!...

JOLIBOIS.

Mon ami, ce qui est fait est fait, tu n'as pas à revenir sur le passé, il est trop tard. Tâche d'oublier comme

Marthe fera sans doute elle-même ; en tout cas, tu n'as absolument rien à craindre de sa part ; elle est résignée à son sort et ne demande qu'à ne te revoir jamais... Allons ! on vient... tâche de sourire un peu.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, MONSIEUR et MADAME LORIQUET

complètement parés.

MADAME LORIQUET, à son mari.

Mais cela se prêtera, je te dis.

JOLIBOIS.

Quoi donc ?

LORIQUET.

Ah ! monsieur Jolibois ! (Montrant ses pieds.) Ce sont mes bottines... Les chaussures neuves, vous savez ?...

JOLIBOIS.

Il ne faut les mettre que lorsqu'elles sont vieilles.

LORIQUET, naïvement.

C'est ce que je ferai.

MADAME LORIQUET, à Georges.

Vos parents ?

GEORGES.

Mais ils sont là, dans leur chambre. (S'avançant.) Tenez, les voici.

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, MONSIEUR et MADAME DE KERGOET et YVONNE, toujours tricotant.

MADAME DE KERGOET.

Il est l'heure, n'est-ce pas ?

MADAME LORIQUET, regardant la pendule.

Mais... presque.

MADAME DE KERGOET, à madame Loriquet.

Que dites-vous de ma toilette ?

MADAME LORIQUET.

Charmante !

JOLIBOIS, s'avançant.

Délicieuse !...

MADAME DE KERGOET, le reconnaissant.

Bonjour, docteur !... (S'admirant.) C'est simple...

JOLIBOIS.

Mais de bon goût.

MADAME DE KERGOET.

Mes goûts, comme mes opinions, se lisent sur ma figure.

JOLIBOIS, à part.

Elle devrait bien tourner la page.

MADAME DE KERGOET, cherchant autour d'elle.

Eh bien... et notre petite mariée ?

MADAME LORIQUET, remontant.

Je vais la chercher. (S'arrêtant.) Ah ! la voici.

SCÈNE XXV

Les Mêmes, VALENTINE, MARIE en toilette de mariée, MARTHE et JEANNE.

Ces deux dernières portent la traîne de la mariée et s'arrêtent au fond avec Valentine pendant que Marie descend en scène au milieu.

MADAME DE KERGOET, regardant Marie.

Ah ! charmante, charmante !

M. DE KERGOET.

Ravissante !

MADAME LORIQUET, avec orgueil.

N'est-ce pas ?

GEORGES, à Marie.

Vous êtes adorable !... Le compliment est banal, mais on dit mal tout haut ce que l'on pense tout bas.

Il lui baise la main.

MARIE, baissant les yeux.

Monsieur !

JOLIBOIS, à Georges.

Georges !... attache-moi donc mon gant, veux-tu ?

Georges, se tournant vers Jolibois qui est au coin de la scène à droite, attache son gant.

VALENTINE, courant à la fenêtre.

Ah ! j'entends les voitures.

MADAME LORIQUET, se tournant vers Marthe qui est restée au fond à gauche et lui montrant la robe de sa fille.

Voyez donc, madame : il me semble qu'il y a là un pli...

Marthe vient se mettre à genoux à la gauche de Marie pendant que Jeanne se place à sa droite et l'admire.

MARIE, montrant sa robe.

Tenez, là, ici.

MADAME LORIQUET, voyant que Marthe cherche après son corsage.

Vous cherchez une épingle?

VALENTINE, toujours près de la fenêtre.

En voici une... (La passant à Georges.) Monsieur Georges, s'il vous plaît.

GEORGES, prenant l'épingle et se retournant vers Marthe.

Tenez!

MARTHE, poussant un cri et se dressant.

Ah!

GEORGES, de même.

Marthe!

JOLIBOIS, reconnaissant Marthe.

Dieu!

JEANNE, s'élançant vers Marthe pendant que Marie se réfugie près de sa mère.

Petit père!

M. et MADAME DE KERGOET, MADAME LORIQUET, VALENTINE.

Son père!

MARTHE, mettant la main sur la bouche de sa fille.

Tais-toi, tais-toi!.. Pardon... une douleur... là... au cœur...

ce n'est rien... je... (Entraînant sa fille.) Viens, Jeanne, viens.

Elles sortent en courant par le fond.

GEORGES, tombant accablé sur le canapé.

Marthe !

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Au lever du rideau, Justin achève de ranger les meubles

---

SCENE PREMIÈRE

JUSTIN, puis JOLIBOIS.

JUSTIN, seul, le plumeau à la main.

Ah ! c'est fini... voilà mon salon remis en ordre.

JOLIBOIS, entrant par la porte de droite, deuxième plan.

Enfin ça y est. (Se jetant sur le canapé.) Ouf !

JUSTIN.

Monsieur doit être fatigué.

JOLIBOIS.

Oui... assez comme cela.

JUSTIN, après un silence.

Ces dames vont mieux ?

JOLIBOIS.

Tout à fait... ce ne sera rien.

JUSTIN, après un nouveau silence.

C'est égal : il s'en passe de drôles ici depuis deux heures.

JOLIBOIS, jouant l'étonnement.

Comment?

JUSTIN, caressant son plumeau.

Dame!... c'est drôle une mariée qui s'évanouit au moment de partir pour la mairie.

JOLIBOIS.

C'est... l'émotion.

JUSTIN, même jeu.

Et madame Loriquet qui a eu une crise de nerfs... et la vieille baronne qui en a eu deux... C'est aussi l'émotion, monsieur?

JOLIBOIS.

Non... c'est... la chaleur.

JUSTIN, souriant.

Ah!... monsieur blague!

JOLIBOIS, sévèrement.

Hein?

JUSTIN, se reprenant.

Je veux dire que monsieur... me cache la vérité... et que monsieur a peut-être tort... parce que...

JOLIBOIS.

Parce que?

JUSTIN.

Parce que... un domestique ne peut pas garder les secrets...

JOLIBOIS, achevant.

Qu'on ne lui confie pas ?

JUSTIN, continuant.

Et qu'il a découverts.

JOLIBOIS.

Ah! vous avez découvert ?...

JUSTIN, s'asseyant vivement sur le canapé près de Jolibois et lui frappant sur le genou.

Mais, tout, monsieur,... absolument tout,... et ce n'était pas bien malin... Je me trouvais... par hasard... derrière la porte... au moment où la petite couturière... la petite couturière qui... et que... enfin suffit!... gnouf, gnouf, gnouf.

JOLIBOIS, surpris.

Gnouf, gnouf, gnouf?

JUSTIN, se renversant sur le canapé.

Ah çà, monsieur croit donc qu'on n'a pas vécu!

JOLIBOIS.

Si, si, si, au contraire.

JUSTIN, même jeu.

Mais, sauf le respect que je dois à monsieur, je lui en remontrerai quand il voudra.

JOLIBOIS, se levant.

C'est possible, mais aujourd'hui je n'ai pas le temps : parlons d'autre chose : Avez-vous été où je vous ai dit ?

JUSTIN, qui s'est levé en même temps que Jolibois.

A l'église? Oui. monsieur. J'ai trouvé là tous les gens de la noce qui attendaient... et...

JOLIBOIS.

Et?

JUSTIN.

Et je leur ai annoncé que le mariage n'avait pas lieu.

JOLIBOIS.

Alors?

JUSTIN.

Alors... vous voyez d'ici le remue-ménage : on se lève, on m'entoure, on me presse, on m'étouffe! Le mariage n'a pas lieu! Pourquoi?... Qu'y a-t-il? Un malheur? un accident? Parlez, répondez, vite, vite.

JOLIBOIS.

Et vous avez dit ce que je vous avais prié de...

JUSTIN.

Ah! non, monsieur, c'était trop bête.

JOLIBOIS, *sévèrement.*

Dites donc!

JUSTIN, *se reprenant.*

Je veux dire... trop naïf... Une indisposition subite! Mais personne n'aurait coupé, monsieur, personne.

JOLIBOIS, *avec impatience.*

Enfin... qu'avez-vous dit?

JUSTIN.

J'ai dit qu'au moment de monter en voiture, le marié avait été frappé d'une attaque d'apoplexie...

JOLIBOIS, *sautant.*

D'une attaque d'ap...

JUSTIN, continuant.

Foudroyante ! (D'un ton aimable.) Et j'ai ajouté, monsieur le docteur, que c'était vous qui lui aviez donné des soins. Ça ne peut pas vous faire de mal.

JOLIBOIS, à part.

Ça, c'est très fort.

JUSTIN.

Mais que, malgré tout, il était mort.

JOLIBOIS, sautant.

Mort ! (A part.) S'il appelle cela une réclame !

JUSTIN.

Eh bien ! tout le monde l'a cru.

SCÈNE I

LES MÊMES, GEORGES, entrant par la porte de gauche, premier plan

JOLIBOIS, l'apercevant.

Ah ! te voilà, toi ! Dis donc, tu sais que tu es mort?

GEORGES, ne comprenant pas.

Moi? Comment cela ?

JOLIBOIS, continuant.

Tu es mort d'une attaque d'apoplexie.

JUSTIN, de même.

Foudroyante.

JOLIBOIS.

Il y deux heures.

JUSTIN, *montrant Jolibois.*

C'est monsieur qui vous a soigné.

GEORGES, *avec impatience.*

Que signifie cette plaisanterie, voyons?

JUSTIN.

Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur Georges, vous êtes mort, ou du moins je vous ai fait passer pour tel... là-bas.

GEORGES, *sans comprendre.*

Là-bas?

JOLIBOIS.

Oui... à l'église... où tous vos invités attendaient votre arrivée... et ne sachant dire pour quelle raison le mariage n'avait pas lieu... Justin a imaginé cette fable... un peu lugubre...

GEORGES.

Bast! autant celle-là qu'une autre!

JOLIBOIS.

Oui,... mais quand on saura...

GEORGES, *avec un sourire amer.*

Qui sait si demain ce ne sera pas la vérité?

JOLIBOIS, *prenant une des mains de Georges.*

Que dis-tu là? (*A Justin.*) Vous pouvez vous retirer, Justin.

JUSTIN, *s'asseyant.*

Oh!... merci, monsieur.... je n'ai rien à faire.

JOLIBOIS, *le regardant.*

Ah?... Eh bien, allez donc m'acheter deux sous de cure-dents. (*A part, en lui donnant deux sous.*) Je n'ai pas déjeuné, mais ça l'occupera.

JUSTIN, à part.

Des cure-dents ! Je les gêne, c'est sûr. Des cure-dents !

Il sort en grommelant.

SCÈNE III

JOLIBOIS, GEORGES.

JOLIBOIS, allant vers Georges qui s'est assis.

Ah ! maintenant que nous voilà seuls, causons. (Montrant la chambre de gauche, premier plan.) D'abord, comment cela va-t-il, là-dedans?... Ta mère est-elle remise?

GEORGES.

Oui, tout à fait, elle est très calme.

JOLIBOIS.

Ton père ne t'a encore rien dit?

GEORGES.

Non... rien. Ma mère était si souffrante qu'il n'a pas osé me rien dire devant elle... Aussi, quand j'ai vu que peu à peu elle revenait à elle...

JOLIBOIS, souriant.

Tu as gagné la porte.

GEORGES.

Oui, mais, comme je sortais de la chambre, mon père m'a lancé un regard... !

JOLIBOIS.

Oh !... s'il ne t'a lancé que ça...

GEORGES.

Ah! vois-tu, Jolibois, je tremble à l'idée de me trouver seul à seul avec lui. Je connais mon père : je ne pourrai rien lui expliquer, rien lui faire entendre, rien lui... Ce sera terrible, ce sera... (Changeant de ton.) Aussi... (Se levant.) pour éviter une scène qui serait un inutile scandale de plus... je pars.

Il remonte vers la porte.

JOLIBOIS, le retenant par le bras.

Un instant!

GEORGES, cherchant à se dégager.

Je t'en prie, laisse-moi.

JOLIBOIS, insistant.

Une minute, voyons!... Ce n'est pas ici que ton père te fera une scène : il est trop bien élevé pour ne pas savoir que ce sont des choses qui ne se font que dans l'intimité.

GEORGES.

C'est possible, mais je veux partir.

JOLIBOIS.

Pour aller où?

GEORGES, le regardant avec surprise.

Où?... Mais... chez Marthe... Où veux-tu que j'aille?

JOLIBOIS, avec étonnement.

Chez Marthe?

GEORGES, avec volubilité.

Songe qu'elle est là-bas, toute seule, abandonnée, qu'elle pleure, qu'elle se désespère et qu'elle me maudit peut-être ; que personne n'est là pour lui tendre la main et lui dire : Courage! qu'elle n'a que son enfant... (Se reprenant.) notre

enfant, dont la vue, loin de la consoler, hélas! doit encore raviver sa douleur. Songe que...

JOLIBOIS, *à part.*

Quel changement!

GEORGES, *même jeu.*

Est-ce que ce n'est pas mon devoir de voler près d'elle, de me jeter à ses pieds et d'implorer mon pardon?... Réponds. (*Tapant du pied.*) Mais, réponds donc.

JOLIBOIS, *sautant.*

Oui... oui... oui... c'est... c'est ton devoir.

GEORGES, *d'un ton railleur.*

Ah! je t'entends : Le devoir!... Mot facile à dire. Eh bien! je te réponds, moi : Chose facile à faire.

JOLIBOIS, *à part.*

Mais c'est moi qui lui ai dit cela!

GEORGES.

Tu vas m'objecter que l'on n'épouse pas sa maîtresse; c'est possible, mais on épouse quelquefois la mère de son enfant.

JOLIBOIS, *à part.*

Mais il répète tout ce que je lui ai dit!

GEORGES, *s'animant.*

D'ailleurs, Marthe n'est pas une femme vulgaire. Elle est de bonne famille, elle a de l'éducation; elle s'est donnée, parce qu'elle aimait et se croyait aimée, ce n'est pas le vice qui l'a poussée, mais un sentiment plus fort qu'elle-même!

JOLIBOIS, *à part.*

Ah çà! il a appris ma prose par cœur!

GEORGES, apostrophant directement Jolibois qui le regarde ahuri.

Et, c'est à une pareille femme que tu oserais dire : Adieu !... Je vous abandonne pour en épouser une autre. Je vous abandonne avec votre enfant, mais, soyez tranquille, celle que j'épouse a de l'argent et je vous en donnerai, je vous en donnerai beaucoup, et nous serons quittes?... Allons donc! ce serait odieux, ce serait infâme, ce serait lâche!

JOLIBOIS, à part.

Mais... c'est ce qu'il a fait.

GEORGES, même jeu.

Tu as un père et une mère qui refuseraient leur consentement, dis-tu? Tu es majeur, tu peux t'en passer.

JOLIBOIS, essayant de parler.

Mais...

GEORGES, même jeu.

Ta mère en mourrait?... Non, non. Une mère peut mourir de voir souffrir ses enfants, mais non de les voir heureux!

JOLIBOIS.

Je...

GEORGES, même jeu.

Tes parents sont ruinés et tu dois les soutenir?... Eh bien! mais tu es jeune, tu as du courage, du cœur et des bras!... Tu travailleras et donneras le bien-être à ceux qui t'ont donné le jour, sans avoir besoin de la dot de personne.

JOLIBOIS.

Mon ami, je...

GEORGES, même jeu.

Qu'objecteras-tu encore?... Tu es noble, tu portes un grand nom!... Eh bien! tant mieux!... Cette femme, cette jeune fille, cette enfant que tu as séduite, avait un nom, elle aussi, un nom pur et sans tache comme le tien, un nom qui, si il

a été déshonoré, l'a été par toi, c'est donc bien le moins que tu lui en donnes un autre!

Il remonte fiévreusement la scène.

JOLIBOIS, à part.

Mais, qu'est-ce qu'il dit?... J'ai déshonoré quelqu'un, moi? (Allant vers Georges.) Mais, mon ami...

GEORGES, le repoussant.

Non, tu ne me comprends pas... tu ne peux pas me comprendre...

JOLIBOIS.

En effet...

GEORGES.

Tu ne crois à rien... tu n'es qu'un sceptique... un railleur... un...

JOLIBOIS, éclatant.

Ah çà! dis donc, sais-tu que je commence à en avoir assez?... Tu m'ennuies, à la fin!... Comment! tu viens me raconter ton histoire comme si c'était la mienne, et me reprocher tes fredaines et tes sottises comme si je les avais faites!

GEORGES, étonné.

Moi?... Je ne t'ai pas parlé, je ne t'ai rien dit.

JOLIBOIS.

Non, merci!... Tu me dis que j'ai séduit une jeune fille... que j'ai un enfant... des parents ruinés... un grand nom... une mère qui en mourra... que c'est odieux... que c'est infâme... que... (Se secouant.) J'en ai encore le frisson.

GEORGES, calmé.

Pardon, mon cher ami, mais, vois-tu, depuis tantôt je suis si peu maître de mes idées, que je ne sais vraiment ni ce que je dis, ni ce que je fais.

JOLIBOIS.

Je m'en aperçois.

GEORGES, *continuant.*

J'ai la tête en feu, l'esprit égaré, et, sans m'en apercevoir, je viens de te dire là, tout haut, ce que je pense tout bas depuis deux heures.

JOLIBOIS.

Et ce que je te répète depuis quinze jours.

GEORGES.

Comment?

JOLIBOIS.

Dame! est-ce que je ne t'ai pas dit, dès le premier jour, que ton devoir était d'épouser Marthe?

GEORGES.

Oui... c'est vrai... maintenant je me le rappelle... c'est toi qui... (*Changeant de ton.*) Et tu avais raison, mille fois raison.

JOLIBOIS.

Eh bien! pourquoi ne l'as-tu pas fait quand je te l'ai dit?

GEORGES.

Parce que... parce que j'étais un imbécile.

JOLIBOIS.

Oh!... tu exagères.

GEORGES, *continuant.*

Parce que... parce que je ne connaissais pas Marthe!... Non, je ne la connaissais pas : c'est seulement ce matin, quand je l'ai vue si touchante et si résignée, quitter brusquement cette maison avec son enfant, sans même un mot de reproche, ni un regard de mépris ou de haine, oui, c'est là, que j'ai senti combien elle était noble et généreuse et combien, moi, j'étais petit et misérable.

JOLIBOIS, *à part, en s'essuyant les yeux.*

Il me ferait pleurer pourtant, cet animal-là!

GEORGES, *avec feu.*

Aussi, je cours la rejoindre, me jeter à ses pieds et lui dire : Tu es ma femme, oublie et pardonne.

JOLIBOIS, galment.

A la bonne heure, je te retrouve!

GEORGES, de même.

Et moi donc! (Changeant de ton.) Une seule chose m'effraie : c'est que Marthe, justement indignée et irritée, refuse de m'entendre et de m'absoudre. (Avec un ton tragique.) Alors, si cela était, je... (Changeant de ton.) Mais non, je la supplierai tant, qu'il faudra bien qu'elle m'écoute et qu'elle m'absolve. (Riant et pleurant tout à la fois.) Ah! mon ami, je suis heureux, je vis, je respire, je... je... Tiens! je voudrais t'embrasser.

JOLIBOIS, ouvrant les bras.

Viens donc!

Ils s'embrassent.

GEORGES, arpentant la scène.

Ah! mon père et ma mère peuvent dire ce qu'ils voudront! (Avec force.) Je leur répondrai... (Changeant de ton.) Ou plutôt, non, c'est toi qui leur diras...

JOLIBOIS, vivement.

Pardon... pardon... fais tes commissions toi-même.

GEORGES, suppliant.

Jolibois, voyons! tu ne me refuseras pas de...

JOLIBOIS, après un moment d'hésitation.

Eh bien!... eh bien!... non... mais, qu'est-ce que je leur dirai à tes parents?

GEORGES, cherchant.

Tu leur diras... tout ce que tu voudras.

JOLIBOIS.

Merci du renseignement.

GEORGES, s'élançant vers la porte.

Adieu!

JOLIBOIS, le rappelant.

Psttt! hé, là-bas!... encore un mot.

GEORGES, s'arrêtant à la porte.

Quoi?

JOLIBOIS.

Tu ne peux quitter ainsi cette maison.

GEORGES.

Comment?

JOLIBOIS, désignant la chambre de gauche, deuxième plan.

Il me semble qu'il y a là une jeune fille à qui tu dois aussi quelques...

GEORGES.

Mademoiselle Marie?

JOLIBOIS.

Dame!

GEORGES, revenant en scène.

Mais... que veux-tu que je lui dise?

JOLIBOIS.

Ah! voilà... (Cherchant.) Dis-lui... dis-lui... dis-lui : Mademoiselle... je vous demande bien pardon... je devais vous épouser... mais... une affaire imprévue... une affaire... très importante... que... Enfin, quelque chose dans ce genre-là.

GEORGES.

Non... je n'oserai jamais... et, tiens!... il vaut mieux que ce soit toi...

JOLIBOIS, s'éloignant vivement.

Ah! non... non... non... pas tout le temps.

GEORGES.

Mais...

JOLIBOIS.

Il n'y a pas de mais... Je vais la faire venir... Tu rougiras, tu balbutieras, tu barboteras, puis tu t'en iras et ça y sera.

GEORGES.

Mais enfin...

JOLIBOIS, lui frappant sur l'épaule.

Ne tremble donc pas, poltron, je lui ai expliqué tout à l'heure... pourquoi tu avais voulu l'épouser.

GEORGES, avec inquiétude.

Et?

JOLIBOIS.

Et... elle t'a presque approuvé.

GEORGES, vivement.

Ah?

JOLIBOIS, de même.

Seulement... seulement... elle a trouvé que tu aurais pu en choisir une autre.

GEORGES.

Tu vois bien!

JOLIBOIS.

Attends donc... ce n'est pas tout : elle m'a avoué que de son côté elle ne t'épousait pas tout à fait de bon cœur.

GEORGES.

Parce que?

JOLIBOIS.

Parce qu'elle aime quelqu'un que ses parents ne veulent pas lui donner... un cousin qui fait des ponts en Amérique...

GEORGES, surpris.

Un cousin?...

JOLIBOIS.

Oui... ce qu'on appelle au théâtre un personnage qui simplifie la situation... et tu vois, qu'en effet, la tienne est simplifiée. Allons, attends-moi une minute: je reviens.

Il frappe plusieurs fois à la porte de gauche, deuxième plan.

GEORGES.

On ne te répond pas?

JOLIBOIS, frappant de nouveau et écoutant.

Non.

Il entr'ouvre doucement la porte et regarde dans la chambre.

GEORGES.

Eh bien?

JOLIBOIS, refermant la porte.

Allons! tu as de la chance, elle est partie avec Valentine. (Bruit de voix dans la coulisse de droite.) Mais j'entends ses parents et tu vas pouvoir...

GEORGES, vivement.

Non, jamais. — Adieu, Jolibois, adieu.

Il sort en courant.

SCÈNE IV

JOLIBOIS, puis M. et MADAME LORIQUET.

JOLIBOIS, seul.

Quelle journée, mon Dieu, quelle journée! (Il aperçoit M. et madame Loriquet qui entrent en se disputant par la porte de droite, deuxième plan.) Attention! — Un grain.

Il va s'accouder au piano sans être vu.

LORIQUET.

Et moi, je te dis que c'est ta faute.

MADAME LORIQUET.

Et moi, je te dis que tu m'assommes.

LORIQUET.

C'est toi qui as voulu ce mariage.

MADAME LORIQUET.

J'ai voulu... j'ai voulu...

LORIQUET.

Moi, je n'en voulais pas.

MADAME LORIQUET.

Est-ce que tu sais ce que tu veux!

JOLIBOIS, *à part.*

Ça va chauffer.

LORIQUET.

Enfin, tu n'ignorais pas que ta fille aimait son cousin, et...

MADAME LORIQUET.

Qu'est-ce que ça prouve? — On aime toujours son cousin, quand on est jeune fille.

LORIQUET.

Ce n'est pas un crime.

MADAME LORIQUET, *sans l'entendre.*

Et jamais on ne l'épouse. — Est-ce que j'ai épousé mon cousin, moi?

LORIQUET.

Toi, toi, tu en avais quatre cousins, tu ne pouvais pas les épouser tous les quatre.

JOLIBOIS, *à part.*

Si... l'un après l'autre.

LORIQUET.

Et puis tu n'as épousé aucun d'eux, parce que c'était moi que tu aimais.

MADAME LORIQUET, *le regardant en face.*

Je t'aimais? — Voyons, ne dis donc pas de bêtises ni de mensonges!

LORIQUET, *appuyant sur les mots.*

Vous ne m'aimiez pas, madame?

MADAME LORIQUET, d'une voix ferme.

Non, monsieur, et je ne vous ai jamais aimé.

LORIQUET, avec force.

Eh bien, moi non plus, madame, je ne vous ai jamais aimée.

JOLIBOIS, à part.

Ça chauffe.

MADAME LORIQUET, suffoquée.

Vous... ne... m'avez... jamais...

LORIQUET, avec énergie.

Non, madame, non.

MADAME LORIQUET, éclatant en sanglots.

Ah! je m'en doutais! — L'hypocrite, il ne m'aimait pas... il m'a trompée... il m'a trahie...! (Tombant sur le canapé.) Oh! ma mère, ma mère, ma mère!

JOLIBOIS, à part.

Pauvre enfant!

LORIQUET, à part.

Allons bon! voilà les écluses ouvertes. (A sa femme.) Voyons, tout ça c'est des bêtises; c'est la colère qui m'a fait dire ça... Mais, tu sais bien que je t'aime, ma Dédèle, ma Dédèle chérie!

Il lui prend les mains.

MADAME LORIQUET, se dégageant.

Laissez-moi.

LORIQUET, tombant à genoux.

Voyons, souviens-toi, Adèle, regarde en arrière, rappelle-toi le passé. Est-ce que je ne t'ai pas prouvé cent fois... qu'est-ce que je dis? — cent fois, — cent mille fois! — que je t'aimais, que je t'adorais. J'ai pu avoir comme les autres de fichus quarts d'heure, mais j'ai eu aussi des moments bien agréables...

JOLIBOIS, à part.

Hé! là-bas, hé! là-bas, pas de détails!

LORIQUET, se relevant.

Allons, c'est fini, essuie tes yeux et confesse que tu as eu tort de vouloir marier ta fille avec...

MADAME LORIQUET, avec colère.

Non, monsieur, non, je n'ai pas eu tort.

JOLIBOIS, à part.

Ça recommence.

LORIQUET.

Mais pourtant...

Il se dispute bas avec sa femme. — On entend un bruit de voix dans la coulisse de gauche.

JOLIBOIS, à part.

Bon! — les autres à présent.

M. et madame de Kergoët entrent en se disputant par la porte de gauche, premier plan, sans voir les personnages en scène.

SCÈNE V

LES MÊMES, M. et MADAME DE KERGOET, YVONNE.

JOLIBOIS, à part, en les voyant entrer.

Le conseil des ministres est au complet.

M. DE KERGOET.

Et moi je vous dis que si.

MADAME DE KERGOET.

Et moi je vous dis que non.

M. DE KERGOET.

Si, madame.

MADAME DE KERGOET.

Non, monsieur.

M. DE KERGOET.

Si, madame, si.

JOLIBOIS, à part.

Qsi, qsi, qsi!

M. DE KERGOET, avec force.

Mon fils épousera cette femme, si c'est lui qui l'a détournée.

MADAME DE KERGOET, d'un air de défi.

C'est ce que nous verrons.

M. DE KERGOET.

Eh bien, vous le verrez.

MADAME LORIQUET, s'avançant.

C'est ce qu'il a de mieux à faire, madame.

MADAME DE KERGOET, d'un ton aigre.

Vous trouvez, madame?

MADAME LORIQUET, de même.

Oui, madame, oui.

LORIQUET, à sa femme.

Ça ne te regarde pas, toi.

MADAME DE KERGOET, à madame Loriquet.

Eh bien, je ne trouve pas, moi.

M. DE KERGOET, à sa femme.

Voyons, taisez-vous!

MADAME DE KERGOET, à son mari.

Pourquoi madame se mêle-t-elle des affaires de mon fils?

MADAME LORIQUET, s'animant.

Après ce qui s'est passé, madame, j'ai bien le droit de...!

MADAME DE KERGOET, de même.

Non, madame... car, après tout, ce n'est pas moi qui vous ai proposé ce mariage...

MADAME LORIQUET, furieuse.

Ni moi non plus, madame.

MADAME DE KERGOET, de même.

Si, madame, c'est vous.

MADAME LORIQUET.

Non, madame, c'est vous.

MADAME DE KERGOET, au comble de la colère.

Ah! c'est trop fort!

MADAME DE KERGOET et MADAME LORIQUET, parlant en même temps.

MADAME DE KERGOET. — C'est vous... aux bains de mer du Croisic... Vous m'avez dit... si, madame, si... je vous demande pardon... c'est vous qui... Mais, laissez-moi donc parler!

MADAME LORIQUET. — Ce n'est pas moi... c'est vous... l'été dernier... aux eaux... non, madame, non... vous m'avez proposé... de... Mais, laissez-moi donc dire!

M. DE KERGOET et LORIQUET, qui cherchent à calmer leurs femmes depuis le commencement de la scène.

Allons! voyons, c'est assez.

MADAME DE KERGOET et MADAME LORIQUET.

Mais, ce n'est pas moi, c'est madame.

JOLIBOIS, à part.

Je vais présider le conseil.

MADAME DE KERGOET, à Yvonne qui tousse.

Mais taisez-vous donc, Yvonne! on n'entend que vous.

JOLIBOIS, descendant en scène.

Mesdames, messieurs... voulez-vous permettre à un ami aussi sincère que désintéressé de vous dire son avis?

TOUS.

Oui, oui, oui, parlez.

Jolibois leur fait signe de s'asseoir et s'assied lui-même au milieu d'eux.

JOLIBOIS.

Eh bien, vous avez tous tort.

TOUS, se levant.

Mais...

JOLIBOIS, continuant.

Et tous raison.

TOUS, s'asseyant.

Ah!...

JOLIBOIS.

Je ne vous dirai... ni pourquoi vous avez tort... ni pourquoi vous avez raison.

TOUS.

Parce que?...

JOLIBOIS.

Parce que... parce que vous devez le savoir mieux que moi, — mais, si vous voulez bien me le permettre, je vous dirai... à vous, famille Loriquet, qu'il faut que votre fille épouse celui qu'elle aime...

LORIQUET.

C'est mon avis.

MADAME LORIQUET, à son mari.

On ne vous le demande pas.

Elle continue à se disputer à voix basse avec lui.

JOLIBOIS, continuant.

Et, à vous, famille de Kergoët... je vous dirai que votre fils doit épouser... la mère de son enfant.

M. DE KERGOET.

Il a raison.

MADAME DE KERGOET, à Jolibois.

Jamais, monsieur, jamais!

JOLIBOIS, à part.

La parole est au ministre des cultes.

M. DE KERGOET, à sa femme.

Jamais, madame, jamais ?

MADAME DE KERGOET.

Non... jamais, du moins tant que je serai vivante.

JOLIBOIS, à part.

Eh bien, qu'elle meure!

MADAME DE KERGOET, avec hauteur.

Mon fils... épouser une... roturière !

JOLIBOIS, rectifiant.

Couturière.

MADAME DE KERGOET.

Une fille du peuple... une... Lui!... un de Kergoet!... appelé par son rang et son nom... à avoir, un jour ou l'autre, une charge à la cour!

M. DE KERGOET, haussant les épaules.

A la cour ?... Est-ce que vous rêvez ? Mais alors, ce serait...

JOLIBOIS, à part.

La cour des Miracles.

MADAME DE KERGOET.

Que je rêve ou non, jamais je ne donnerai mon consentement.

M. DE KERGOET.

On s'en passera. D'abord, il y a un enfant, et je ne veux pas qu'il soit dit que mon fils...

MADAME DE KERGOET, avec colère.

Mais, monsieur... mes principes!...

M. DE KERGOET.

Vos principes retardent.

MADAME DE KERGOET.

Ma naissance !...

M. DE KERGOET, à mi-voix.

... A eu lieu trois mois après le mariage de madame votre mère, je le sais.

Il se dispute à voix basse avec elle.

LORIQUET, qui s'est jusqu'ici disputé tout bas avec sa femme.

Je vous dis que je le veux.

TOUS, partant ensemble.

LORIQUET. — Votre fille aime son cousin... Elle l'épousera... entendez-vous ? Si, si, si, si.

MADAME LORIQUET. — Je vous dis, moi, monsieur, qu'elle épousera qui je voudrai. Non, non, non, non.

M. DE KERGOET. — Madame, j'ai dit que cela serait et cela sera. Oui, oui, oui, oui.

MADAME DE KERGOET. — Monsieur, ce que vous faites est indigne d'un gentilhomme. Jamais, jamais.

JOLIBOIS. — Voyons, mesdames, messieurs, je vous en prie. Qsi, qsi, qsi, qsi !

TOUS, en se levant.

Ah !

Madame de Kergoët et madame Loriquet rentrent chacune dans leur chambre. Yvonne suit sa maîtresse.

SCÈNE VI

JOLIBOIS, LORIQUET, M. DE KERGOET.

LORIQUET, à M. de Kergoët.

Eh bien, diras-tu encore que je ne suis pas le maître? Ai-je été assez *digne*, hein ?

M. DE KERGOET.

Et moi donc? as-tu vu comme...

JOLIBOIS.

Messieurs, je suis confus... C'est moi qui suis un peu cause...

M. DE KERGOET, vivement.

Pas du tout, pas du tout... Vous avez très sagement parlé et, à ce propos même, je veux vous poser quelques questions.

JOLIBOIS.

Parlez monsieur!

M. DE KERGOET.

Vous nous avez dit tout à l'heure, à madame de Kergoët et à moi, que le devoir de notre fils était d'épouser sa maîtresse: c'était nous dire, monsieur, que vous la connaissez et qu'elle est digne de porter notre nom.

JOLIBOIS, vivement.

Ah! cela, je vous le jure, monsieur, elle a droit à toutes les sympathies et à tous les respects : si elle a commis une faute, c'est d'aimer et de se laisser aimer, mais c'est si bon quand on souffre!

M. DE KERGOET, ému.

Et c'est une pareille femme, que mon fils...

JOLIBOIS, vivement.

Mais il l'aime, monsieur, il l'aime!

M. DE KERGOET.

Qu'il l'épouse alors!

JOLIBOIS.

C'est son vœu le plus cher.

M. DE KERGOET.

Pourquoi ne l'a-t-il pas dit tout de suite?

LORIQUET, timidement.

Cela aurait peut-être mieux valu.

JOLIBOIS.

Ah! voilà. Il a eu peur.

M. DE KERGOET, surpris.

De quoi ?

JOLIBOIS.

De sa mère, d'abord.

M. DE KERGOET, haussant les épaules.

Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi.

JOLIBOIS.

Et puis... (Montrant Loriquet.) Mais je ne sais si je dois...

M. DE KERGOET, vivement.

Oui, oui, parlez! Loriquet est mon plus vieil ami... et puis... après ce qui s'est passé... il a droit de tout savoir.

JOLIBOIS.

Eh! bien... quand votre fils a appris... votre ruine... il a craint pour vous la misère... et c'est alors qu'il a songé...

M. DE KERGOET, achevant.

A faire un mariage d'argent ?

Jolibois fait signe que oui.

LORIQUET, à part.

Je savais bien, moi.

M. DE KERGOET.

L'imbécile ! — Est-ce que je n'ai pas des bras? Je suis encore assez vert pour me tirer d'affaire tout seul... Mon Dieu ! que les enfants sont bêtes !

LORIQUET.

Et les parents, donc ! Quand je pense que nos deux enfants auraient été malheureux toute leur vie à cause de nous !

M. DE KERGOET, rectifiant.

A cause de nos femmes.

M. DE KERGOET, LORIQUET.

Oh ! les femmes, les femmes !

M. DE KERGOET.

Heureusement que nous sommes là pour réparer leurs sottises. (A Jolibois.) Dites à mon fils qu'il peut épouser celle qu'il aime.

LORIQUET, de même.

Et à ma fille... (Se reprenant.) C'est-à-dire... non... je le lui dirai moi-même.

M. DE KERGOET, tendant la main à Loriquet.

Allons, mon vieux Joseph, encore une fois pardon et adieu.

LORIQUET, surpris.

Comment ! tu pars ?

M. DE KERGOET.

Il le faut... Tu comprends que nos nobles moitiés ne sauraient maintenant se retrouver en présence : il n'en resterait bientôt plus que le quart ; — ce serait trop et... pas assez.

LORIQUET, lui serrant la main.

C'est juste ! Mais... nous nous reverrons ?

M. DE KERGOET.

Oui... quand les temps seront plus calmes. (A Jolibois.) Monsieur Jolibois, vous préviendrez Georges que nous sommes à l'hôtel de Bretagne et j'espère que vous-même ne l'oublierez pa .

Il lui serre la main.

JOLIBOIS, saluant.

Monsieur...

M. de Kergoët fait un dernier signe d'adieu à Loriquet et rentre dans sa chambre.

SCÈNE VII

JOLIBOIS, LORIQUET, puis JUSTIN.

JOLIBOIS.

Je vais vous quitter aussi, monsieur Loriquet.

LORIQUET, vivement.

Ah! non, par exemple... Vous dînerez avec nous. Après une journée pareille, vous ne pouvez pas me laisser dîner seul avec ma femme et ma fille.

JOLIBOIS.

Mais...

LORIQUET.

Il n'y a pas de mais... c'est entendu... vous restez. Je vais prévenir madame Loriquet.

Il sort par la droite, deuxième plan.

JOLIBOIS, seul.

Lorsqu'un de mes amis se mariera et viendra me prier d'assister à son mariage... il peut être sûr... (Apercevant Justin qui entre du fond, des papiers à la main.) Qu'y a-t il?

JUSTIN.

Une dépêche pour M. de Kergoët.

JOLIBOIS, à mi-voix.

Une dépêche!

JUSTIN.

Oui, monsieur.

JOLIBOIS.

C'est bien, allez!

Justin sort par la porte de gauche, premier plan.

JOLIBOIS, seul.

Une dépêche!... Est-ce que Georges?... non, il n'y a pas plus d'une heure qu'il est parti... et jamais une dépêche... si courte que soit la distance....

SCÈNE VII

JOLIBOIS, JUSTIN, puis VALENTINE.

JOLIBOIS, voyant Justin qui rentre.

Eh bien?... cette dépêche?

JUSTIN.

M. le baron l'a lue tout bas... puis passée à sa femme qui l'a lue tout bas aussi... de sorte que je n'ai rien pu savoir.

JOLIBOIS.

Mais, je ne vous demande rien.

JUSTIN, surpris.

Ah!... je croyais que monsieur...

VALENTINE, entrant du fond.

C'est moi.

JOLIBOIS.

C'est comme cela que vous vous envolez sans rien dire?

VALENTINE, qui ne l'avait pas vu.

Tiens! vous êtes encore là?

JOLIBOIS.

Oui... mais, j'aimerais autant être autre part. (Apercevant Justin.) Laissez-nous, Justin.

JUSTIN.

Bien, monsieur. (A part.) Je les gêne.

Il sort par le fond.

JOLIBOIS.

Mademoiselle Marie n'est pas avec vous?

VALENTINE.

Elle est dans sa chambre; elle va venir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, entrant par la porte de gauche, deuxième plan.

Est-ce que M. Georges est parti ?

JOLIBOIS, encore troublé.

Non, non,... si, si... oui, oui, mademoiselle... il y a une heure... environ.

MARIE, visiblement contrariée.

Comment? — Partir ainsi sans un mot d'adieu, sans un mot... d'excuse !

JOLIBOIS, vivement.

Oh ! mais, il m'a chargé de le remplacer près de vous et de vous dire... qu'il vous demandait bien pardon... mais qu'une affaire imprévue... une affaire très importante... Il a cherché à vous voir, mais vous étiez absente.

VALENTINE, vivement.

Nous étions...

MARIE, bas, à Valentine.

Tais-toi ! (A Jolibois.) Ses parents sont là ?

JOLIBOIS.

Oui, oui.

MARIE.

Bien, je vais...

Elle se dirige vers la gauche.

SCÈNE X

LES MÊMES, GEORGES, entrant comme un fou, pâle et défait, sans voir Marie ni Valentine.

JOLIBOIS, inquiet.

Mon Dieu, qu'as-tu donc ?

GEORGES, d'une voix oppressée.

Je viens de chez Marthe... personne... elle n'est pas chez elle... elle n'est pas rentrée.

JOLIBOIS.

Eh bien ! mais... je ne vois rien là d'extraordinaire.

GEORGES.

Ah ! je ne sais pourquoi, mais, je pressens un malheur.

JOLIBOIS.

Allons ! voyons, calme-toi... Elle était peut-être... elle était peut-être chez sa vieille voisine... T'en es-tu seulement informé ? (Geste négatif de Georges.) Non ! — Eh bien, tu vois... tu t'affoles... tu vas... tu vas...

GEORGES, sans l'entendre.

Si tu savais dans quelle inquiétude !...

JOLIBOIS.

Oui... je comprends cela... mais il n'y a pas lieu jusqu'à présent de...

GEORGES.

Qui sait si le désespoir ne... Enfin, je vais retourner, je verrai, je saurai... (Il remonte et salue Marie qui l'arrête au passage.) Mademoiselle !

MARIE.

J'ai à vous demander, monsieur, quelques minutes d'entretien.

GEORGES, confus.

Mais...

MARIE, d'un ton pincé.

Ah !... je vous en prie !

Georges descend en scène.

JOLIBOIS, bas, à Valentine.

Allons-nous en.

Il se dirige vers la porte avec Valentine.

GEORGES, inquiet, à Jolibois.

Tu pars ?

JOLIBOIS, s'arrêtant.

Oui... oui... j'ai besoin d'air... je sens mon déjeuner... mon déjeuner d'hier... qui... mais, je reviens... je reviens. (Bas, à Valentine.) Venez.

Il va pour sortir avec Valentine.

MARIE, à Jolibois et Valentine.

Au contraire, restez tous les deux. (A Georges, après un silence.) Eh bien ! monsieur, c'est tout ce que vous avez à me dire ?

Valentine et Jolibois qui sont restés, causent dans le fond de la scène.

GEORGES.

Ah ! mademoiselle, épargnez-moi ! — Je suis coupable envers vous, sans doute, bien coupable, mais si vous saviez...

MARIE.

Je sais, monsieur, je sais que vous ne m'aimiez pas.

GEORGES.

Ah ! je vous jure... ou plutôt... non, vous avez raison, il vaut mieux parler à cœur ouvert, il vaut mieux dire la vérité, toute la vérité : donc, c'est vrai, vous l'avez dit, mademoiselle, je ne vous aimais pas, pas plus que vous ne m'ai-

miez vous-même, et le sort en nous unissant eût fait notre malheur à tous deux. Mais, grâce au ciel, le danger est conjuré, nous n'avons plus rien à craindre, chacun de nous peut obéir librement à son cœur; aussi, pour moi, je vais...

MARIE, avec intention.

Vous allez épouser la personne...

GEORGES, avec feu.

Oh! oui, elle sera ma femme! Je peux bien vous dire cela, maintenant, que vous allez, vous aussi, pouvoir épouser celui que votre cœur a choisi.

MARIE, avec un soupir.

Hélas! mes parents consentiront-ils?...

GEORGES, vivement.

Oui, oui, ils consentiront: il faut qu'ils consentent Et! tenez, parbleu, je vous dois bien cela; c'est moi qui les supplierai, qui les supplierai à genoux de consentir à votre bonheur.

MARIE, avec joie.

Eh bien, je ne serai pas en reste avec vous, car moi aussi, je verrai vos parents, moi aussi, je les supplierai, moi aussi, je... Ne craignez rien, vous serez heureux.

Georges lui serre la main.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MONSIEUR et MADAME LORIQUET.

LORIQUET, à sa femme, en entrant.

Mais, je t'assure...

GEORGES, s'élançant vers eux.

Ah! madame, monsieur, ne rendez pas votre fille malheureuse...

M. ET MADAME LORIQUET, surpris.

Hein?

GEORGES.

Depuis son enfance, elle aime son cousin de l'amour le plus tendre... Eh bien, je vous en conjure...

LORIQUET.

Mais...

MARIE, suppliant son père.

Mon père!

LORIQUET, riant.

Mais... qu'est-ce qui vous dit le contraire? Je ne demande pas mieux, moi.

MARIE, embrassant son père.

Ah! que tu es gentil!

Elle se retourne vers sa mère qui l'embrasse également.

LORIQUET, cherchant.

Où est-il ton cousin, que je te le donne tout de suite? Ah! c'est vrai, il est en Amérique... Eh bien, je vais écrire qu'on te l'expédie... franco... Es-tu contente?

SCÈNE XII

Les Mêmes, MONSIEUR et MADAME DE KERGOET, YVONNE.

Ils sont tous trois habillés pour partir. — Yvonne porte les paquets et tricote.

MADAME DE KERGOET, à son mari, en posant la cage de sa perruche sur le guéridon.

Je vous répète encore une fois...

MARIE, s'élançant vers eux.

Ah! madame, monsieur, c'est au nom de votre fils que je vous implore...

M. DE KERGOET, surpris.

Expliquez-moi...

MARIE.

Vous pouvez, d'un seul mot, le rendre heureux. Eh bien, dites-le, ce mot, et permettez-lui d'épouser la personne qu'il aime.

MADAME DE KERGOET, tressaillant.

Hein?

M. DE KERGOET, surpris.

Comment!...

GEORGES, suppliant son père.

Mon père!

M. DE KERGOET, continuant.

Comment... c'est pour cela! Mais, je fais plus que de le permettre, je l'ordonne.

Madame de Kergoët s'affaisse atterrée sur un fauteuil.

GEORGES, avec joie.

Ah! mon père... Oh! je cours lui porter cette bonne nouvelle, je vais...

MARIE, à la porte de gauche, deuxième plan.

C'est inutile, monsieur! (Faisant sortir Marthe et Jeanne de la chambre.) Venez, venez.

MADAME DE KERGOET, à son mari.

Mais...

M. DE KERGOET, d'une voix brève.

Silence!

SCÈNE XIII

Les Mêmes, MARTHE, JEANNE.

GEORGES, se précipitant vers Marthe.

Marthe !

JEANNE, courant vers son père.

Papa !

Il les tient toutes deux embrassées.

MARTHE, pleurant et prenant la main de Marie.

Ah ! mademoiselle, mademoiselle !

GEORGES, à Marie.

Comment ! c'est vous...

MARIE, souriant.

C'est ma vengeance.

GEORGES, conduisant Jeanne près de madame de Kergoët.

Grand'mère !... embrassez votre petite-fille.

JEANNE, à madame de Kergoët *.

Tu crois donc que je suis pas sage, que vous m'embrassez pas, madame ? Mais je suis sage, va, et puis je sais lire, et puis écrire. (Lui montrant un papier.) Tiens, vous voyez... c'est... une lettre que j'ai écrit tantôt à papa... pour qu'il revienne... parce maman pleurait. Ça, c'est des bâtons, et puis ça, c'est des A... j'ai pas pu faire des B, mais... il aurait revenu tout de même, pas madame ?

Madame de Kergoët, gagnée par l'émotion, se penche lentement vers Jeanne et l'embrasse. — Jeu de scène pendant lequel tous les personnages regardent madame Kergoët, sauf son mari et son fils qui causent à voix basse.

* Ce couplet peut être supprimé à la représentation. Le jeu de scène, seul, est maintenu.

M. DE KERGOET, *à son fils.*

Oui... cette pauvre tante laisse toute sa fortune à ta mère; nous avons reçu la dépêche tout à l'heure.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JUSTIN, *puis* MONTAUDON.

JUSTIN, *à la porte du fond.*

Entrez, tout le monde est là.

MONTAUDON.

Ah çà ! en voilà une drôle de noce... voilà plus de cinq heures d'horloge, que je vous cherchons de mairie en mairie et d'église en église, sans pouvoir vous aveindre ! Quoi que tout ça veut donc dire?

JOLIBOIS, *gaîment et ayant Valentine à son bras.*

Cela veut dire, monsieur Montaudon, que vous deviez être témoin aujourd'hui d'un mariage de raison, et qu'au lieu de cela, dans un mois, vous serez témoin de trois mariages..... d'amour !!!

FIN